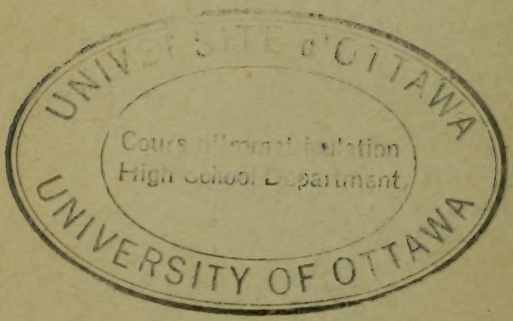
U d'/of OTTAWA
39003004823125

PQ

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS


UNIVERSITE D'OTTAWA
Cours d'immatriculation
High School Department
UNIVERSITY OF OTTAWA

Universitas
Canadiensis
Ottaviensis

C

JE LES TOMBE!

PAUL COUTLEE

Débats Français

CRACHES-EN UN

MONOLOGUES
COMIQUES

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
Cours d'Immatriculation
High School Department
UNIVERSITY OF OTTAWA

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

Imprimé au "Samedi"
Montréal
1920

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

Dédié à Gustave Comte

PS
8505
C797C7
1920

Droits réservés, Canada, 1920
par Paul Coutlée

NOTE DE L'AUTEUR

Ami lecteur,

Pardonne-moi le vol que je viens de commettre en te faisant acheter mon premier volume d'élucubrations.

Parmi ces monologues que je te jette en " pâture ", tu en trouveras quelques-uns, idiots, d'autres, stupides, et tous parfaitement insipides. Ce sera ton avis comme c'est déjà le mien; je te donne mon opinion sur mon oeuvre, mais je te serais reconnaissant de garder pour toi ce que tu en penses.

Si je me suis laissé aller à faire imprimer, à la demande de quelques amis, ce recueil de monologues, je ne l'ai fait, crois-moi bien, que dans un but patriotique; la pulpe étant une industrie nationale. Peut-être trouveras-tu, ami lecteur, qu'il est regrettable de dépeupler nos forêts sous de si futiles prétextes, mais tel n'est pas mon avis, et j'ai, pour croire cela, les meilleures raisons du monde. Ces raisons si tu ne les devines pas, je ne vois pas la nécessité de t'en faire part et je les garde soigneusement cachées au plus profond de mon porte-monnaie.

Mais, me diras-tu avec ta rage de tout savoir, pourquoi appelles-tu des amis ceux qui t'exposent ainsi aux coups de la critique?

Laisse-moi tout d'abord te dire que les amis, ça n'existe pas; la critique, elle existe, mais je la fuis de toute la vitesse de mes jambes; elle me laisse froid comme l'augmentation du prix des automobiles, comme la Ligue des Nations et comme un " Sundae Cup ", à 35 sous.

Mais, demanderas-tu encore (non, mon vieux, mais tu commences à me fatiguer avec tes questions!) pourquoi as-tu donné à ton volume un nom aussi vulgaire, aussi..... que : " Craches-en un "? D'abord, laisse moi te faire lire la définition que donne Larousse au mot Cracher. " Cracher. *Lancer hors de la bouche par un mouvement particulier des joues, des lèvres et de la*

langue." Eh! bien, que feras-tu lorsque tu réciteras un des monologues contenus dans mon volume? Si dans un salon on te demande de chanter, on te dira " pousses-en une? Pourquoi, lorsqu'on te demanderas de dire un monologue ne voudras-tu pas qu'on te dise: " Craches-en un? " Tu peux bien cracher un monologue puisque tu peux pousser une chanson, n'est-ce pas, linguiste? Tu as bien craché 100 sous tout-à-l'heure, pour acheter ce livre, et qui te dit que lorsque tu l'auras lu, tu ne te tiendras pas à deux mains pour ne pas me cracher des injures et des malédictions. Tu as craché du latin jadis sur les bancs de l'école; j'ai moi-même, craché la moitié d'un poumon il n'y a pas très longtemps. C'est la règle commune. Tout le monde crache quelque chose. Fais comme tout le monde: " Craches-en un ".

J'ai conçu ces monologues en m'amusant et j'ose croire que tu les liras avec le même esprit. Ils ont été écrits pour répondre à un besoin; on dit de plus en plus des monologues dans les soirées et les réunions d'amis.

Plusieurs artistes des théâtres de Montréal et Québec ont daigné en réciter quelques-uns, et je profite de l'occasion pour les remercier de l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire.

Va, ami lecteur, lis, et si, quelques fois tu te sens le besoin de bâiller, cache-toi afin que ton voisin ne te voie pas.

Si ton ami veut t'emprunter ce livre, refuse, rappelle-toi que l'exemplaire que tu viens d'acheter n'est pas le seul de l'édition, il y en a....9 autres qui attendent des acheteurs.

Si tu tiens à réciter quelques-uns de ces monologues arme-toi de courage et d'une cuirasse, tu auras besoin des deux. Si tu n'as pas de succès avec un premier monologue, apprends-en un autre, ne te décourage pas, si tu n'attrapes pas d'applaudissements, tu attraperas le ciel comme récompense pour ta persévérance, et c'est déjà quelque chose.

Tous mes monologues sont essentiellement moraux (je ne dis pas cela pour que tu ne les lises pas) ils peuvent être dits partout et en les récitant tu cours la chance de recevoir du public un bon repas, où il y aura oeufs, carottes, pommes de terre et autres projectiles. Vois-tu l'obligation que tu m'auras? Je ne t'en demande pas de reconnaissance.

Sur ce, je te quitte, tâche de faire autant d'argent en récitant ces monologues comiques que j'ai l'intention d'en faire en les publiant.

Si mon volume t'a plu dis-le à tes amis et connaissances; s'il ne t'a pas plu, ce qui est possible après tout, garde cela pour toi. Un autre se fera prendre et nous rirons ensemble, toi et moi, du bon tour que nous lui aurons joué.

L'Auteur.

Montréal, août, 1920.

VITRIOL
H_2SO_4

Le garçon de restaurant

à Henri Myral.

Bonjour, messieurs, dames. Je suis garçon de restaurant pour vous servir. Si vous avez un ordre à me donner, je vous écoute, je suis là pour cela. J'ai toutes les qualités requises pour faire un bon garçon de restaurant: je possède la patience de Job; j'ai la sagesse de Salomon; l'esprit d'un diplomate; l'oeil d'un artiste et l'air d'un prince consort. J'ai de plus l'âme d'un garçon de restaurant, car comme dit le poête: "On naît garçon de restaurant, on ne le devient pas".

Quand je réponds à un client je me sens inspiré. Je me sens utile à l'humanité. Je me sens quelqu'un. J'accepte généralement les pourboires qui me sont donnés, car je sais que c'est le coeur et non seulement la main qui me les donne. D'abord, les pourboires me sont indifférents; je ne bois pas. Je suis toujours civil avec les clients, même lorsque ce sont des militaires. Je suis toujours poli avec eux, même avec les plus récalcitrants.

Ainsi, l'autre jour, je vois entrer dans le restaurant qui a l'honneur de m'avoir à son service, un grand diable d'individu qui me parut être un English. Je me précipite au-devant de lui, lui enlève son paletot, le fait asseoir à ma meilleure table, et, dans mon meilleur anglais, je lui dis en lui tendant le menu: "What will you eat to night, sir?" Mon client qui avait l'air d'un English lève les yeux sur moi. Il n'avait pas l'air de comprendre ce que je lui demandais. Je m'étais trompé. Chose qui ne m'arrive jamais; l'habitude de lire les physionomies! Je vois mon client sortir de sa poche une énorme pipe. Il la bourre, l'allume et se met à fumer. Ce sans gêne, la grande pipe, la poche... boche, je me dis: "Je suis en face d'un Allemand", alors je lui demandai en allemand: "Was wunschen zu essen heute Abend?"

Il ne me répondit pas. Je remarquai qu'il empestait le rhum. Le rhum... Rome, l'Italie! C'est un Italien! Alors je lui demandai: "Che cosa mangera questa sera?" Il me regarda en dessous, il avait l'air sournois. Sournois... Suédois. C'est un Suédois! Je lui demandai en suédois: "Hvad Onskar ni att ha till at Ata i afton?" Mon homme ne me répondit pas, je me dis en moi-même: "Ça c'est un

UNIVERSITAS

truc". Un truc... Turc, Turquie. C'est un Turc! Alors, en Turc, je lui demandai: "Codzug lista tur bana?"

Même silence de mon homme. Etait-ce une ruse? Ruse, Russe, Russie. Alors en russe, je lui dis:

что ты будешь кушать сегодня?

Il ne me répondit pas et m'envoya en pleine figure une bouffée de fumée de sa pipe. Je pensai: "Il n'est pas poli, cet homme". Poli... polo, Polonais, la Pologne. Alors, en polonais, je lui posai la question: "Go kova rat, savo'll tut ha?" Même silence. "Je ne suis pas dedans", pensai-je. Dedans, dedo, dada, dano, Danois... Danemark. C'est un Danois. Alors, en danois, je lui demandai: "Hvad Onsker De at spise i Aften?" Mon client resta muet comme une anguille. Anguille, angoille, angouille, angroille, Hongrois, Hongrie. C'est un Hongrois! Alors, en hongrois, je lui posai la même question: "Mit eszik ma este?" Mon client sortit un affreux mouchoir rouge et se moucha bruyamment. Je remarquai son nez. Un nez énorme! Un nez! C'est un Juif. Alors, en Yiddish, je lui demandai:

וואס ווילם איהר הייסע אבענט,
עסען?

Il ne répondit pas; il passa sa main dans sa crinière embroussaillée et hirsute. Il était peigné comme un chien barbet. Barbet, Saint-Bernard, Danois, Mastif, Epagneul, Epagneul, épagnol, Espagnol, l'Espagne. C'est un Espagnol! Alors, en espagnol, je lui demandai: "Que comera esta noche?" Toujours même silence de la part de mon aimable client. Je commençais à perdre patience, lorsqu'une idée lumineuse traversa mon esprit. Je me dis: C'est un sourd-muet", alors je lui dis: (quelques signes avec les mains comme font les sourds-muets). Aucune réponse. A la fin j'étais rendu au bout, je lui criai: "Qu'est-ce que monsieur va manger, ce soir?"

Alors je vois mon sourd-muet ouvrir la bouche et me dire: "Moé, j'veux ane soupe aux pois, pis du ragoût d'pattes". J'étais tombé sur un bon canayen de Sainte-Décoction de Pavot.

Au revoir ,messieurs, dames!

Partie de pêche

A Oscar Coutlée

Ce matin-là comme MON yacht "marchait", nous étions partis faire une partie de pêche, avec quelques amis.

Il y avait Bébé. (Vous connaissez bien Bébé ? Non ? C'est un garçon qui pèse 300 livres; comme son poids lui a toujours nui pour travailler, il s'est mis pompier. Tout le monde ne peut pas être policeman.) Il y avait aussi Desjardins, un garçon qui est bien de plaisir; il est pompier lui aussi. (Plus il y en a, des pompiers, plus on a du "fun") et puis Bisaillon (l'inventeur de la traite du même nom), Lionel avait voulu venir avec nous, alors on l'a emmené, et puis moi, j'oubliais de vous dire que je faisais partie de l'excursion avec MON yacht. Moi je m'appelle Oscar. C'est un joli nom, n'est-ce pas? Il y a quelque temps, j'ai voulu prendre une poursuite contre mon parrain, mais papa n'a pas voulu, alors je me suis abstenu et, je continue de m'appeler Oscar! Oscar!

MON yacht filait à une belle allure, il faisait un soleil à faire fondre des briques... de crême à la glace; la graisse de Bébé se changeait en saindoux.

Après avoir dépassé le Cheval Blanc, on a jeté l'ancre et on a commencé à pêcher. Lionel voulait empâter son hameçon avec un bout de macaroni. (Depuis qu'il prend tous ses repas dans les restaurants italiens, il ne rêve plus que macaronis), toujours est-il que de fil en "anguille", pardon, de fil en aiguille, on a réussi à lui faire changer d'idée, mais ça été dur, il nous a fait la "part chaude".

Comme je discutais avec Lionel, Bébé a sorti un sa-"carpe" de beau poisson, il était tellement gros que même les deux pompiers ne pouvaient pas l'étreindre. Après, ça n'a plus voulu mordre, nous avons changé de place deux fois, nous nous sommes même échoués sur une "loche". "Laquèche", pardon, la pêche n'étant pas bonne, nous nous sommes ap"brochet" d'un quai et nous sommes débarqués.

Bébé était comme une petite folle; il manifesta le désir de "saucer" ses trois cents livres dans l'élément limpide. Il se déshabilla. Desjardins en fit autant. Vous me croirez si vous voulez, mais des pompiers en costume de bain ne ressemblent pas plus à des pompiers que moi je ressemble à un échevin.

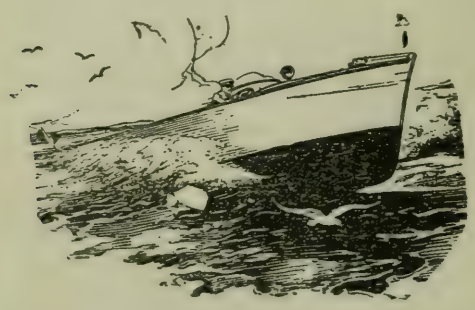
Pendant que nos deux pompiers "flétan" sur le dos... bleu des flots, un jeune cheval s'approcha de la valise de Bébé, la prit dans sa bouche et partit avec elle. Bon voyage! On poussa des cris. Bébé et Desjardins sortirent de l'eau, et toute la troupe se mit à la poursuite de Pégase. Le cheval lâche la valise, un autre, un autre cheval, probablement un frère du premier s'en empare et la course continue de plus belle. Bébé sue, Desjardins sue, Bisaillon sue, tout le monde sue ;il faisait tellement chaud. Bébé saute une clôture et tombe dans un fossé, il est dans trois pieds d'eau, il "barbotte" tout à son aise au milieu des grenouilles qui ont un "masque allongé". On réussit à attraper le voleur. Bébé sort de l'eau, il n'était pas content, il nous tombe sur la frimousse et nous parle sur un "thon" qui ne nous convient pas; il balbutia même quelques gros mots.

Après la discussion on rembarqua dans MON yacht.

En cours de route on s'arrêta pour pêcher de nouveau.

Lionel sortit un beau lézard. C'était le coup final. Nous sommes revenus à la maison. On a la "bad-luck" pour sept ans et sept quarantaines.

Depuis ce jour nous ne sommes plus retournés à la pêche. Nous avons fait empailler le lézard en attendant qu'il fasse des petits.



Le guignon

A Frédéric Jouannic

Je n'ai jamais eu de chance dans ma vie. Je suis né un vendredi, 13. Depuis ce jour néfaste le guignon ne m'a pas abandonné un seul moment. Mes parents attendaient une fille, et, vous voyez ce qu'ils ont eu: moi. J'ai fait mes études à l'école buissonnière. Là non plus je n'ai pas été chanceux, je n'ai jamais décroché d'autre prix que celui de persévérance. A 13 ans, mes études étaient terminées: j'en avais assez pour m'établir et occuper une situation sociale. Je me fis charretier chez un gros marchand de charbon. Une bonne place. On a cheval et voiture. Un jour j'ai quitté le travail, j'avais reçu un sac de charbon sur la tête (c'était du charbon dur). J'ai pas voulu risquer ma vie davantage. J'ai donné ma démission. J'avais le crâne fêlé. J'ai été voir un grand docteur qui m'a dit: "Si vous ne mourez pas vous resterez idiot."

Je ne suis pas mort.

Quelque temps après, je me suis cherché une autre position... je ne l'ai pas trouvée. Je cherche encore. Ah! j'ai le guignon!

En voulez-vous une preuve, l'autre jour je prends le chemin de fer pour aller à Québec.

Comme je ne suis capable de rien faire, j'avais pensé que le gouvernement pourrait me trouver une situation.

Je prends donc le train à la gare Windsor et en route pour Québec. Vous allez voir comme je suis poursuivi par le guignon.

Nous étions en route depuis environ deux heures lorsque le conducteur du train vint me demander mon billet. Il le prend, l'examine et m'apprend que j'étais dans le mauvais train. Hein? C'est pas de chance, n'est-ce pas?

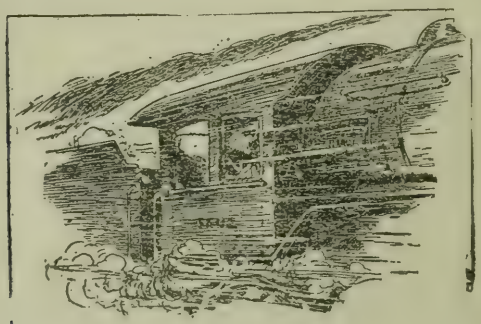
Il m'a fallu descendre et revenir à Montréal. Je n'étais pas content.

Arrivé à Montréal, je me dirige vers la gare Bonaventure, je saute dans le premier train et en route pour Québec, la patrie à monsieur Taschereau.

Arrivé à la frontière des Etats-Unis le douanier me demande mes papiers. Je lui répond très à propos que je n'ai pas besoin de papiers pour me rendre à Québec. Il a

fait une tête le douanier, il paraît que le train s'était trompé et au lieu d'aller à Québec, il se dirigeait tout simplement vers le pays de l'Oncle Sam. Vous ne me croirez probablement pas mais il m'a encore fallu revenir à Montréal. Encore une fois le guignon me poursuivait. Cette fois la colère m'emportait. Moi, qui d'ordinaire suis d'un caractère très doux, je "sacrais" comme un païen. Tout en sacrant, je traversai les rues de la Métropole et me dirigeai vers la gare Viger. Je pris mes informations cette fois. J'avais le bon train. Je montai et me plaçai dans le fumoir. Le train partit. Je continuais de sacrer (lorsqu'un homme n'est pas content, n'est-ce pas?). En face de moi, se trouvait un petit monsieur qui me dit: "Savez-vous où vous allez si vous continuez de sacrer ainsi, monsieur? Vous allez chez le diable, tout droit!"

Je m'étais encore trompé de train. Ah! le guignon! le guignon!



Ma vemme

à " Pit " Palmiéri.

La zemaine ternière, ma baufre vemme tompa malate. Ah! ma paufre Répecca, elle n'était bas pien tu dout. Che la menai à l'hôbidal bour la vaire examiner par un crand tocteur. Le crand tocteur me dit: "Je fais l'ausgulter". Alors che dis au crand tocteur: "Comment gue ça goûtera, tocteur?"' — "Mais rien", qu'il me rébond. Alors che lui tis: "Ausgultez, tocteur, ausgultez".

Abrès l'ausgultation vinie, le crand tocteur me tit: "Il vaut que che vasse l'obérazion à fotre vemme". Alors che dis au crand tocteur: "Gomment gue ça goûdera, tocteur?" — "Mais rien!" gu'il me répond. Alors che lui tit: "Obérez, tocteur, obérez".

Abrès l'obérazion finie, le crand tocteur me tit: "L'ambudazion te la tête est nézessaire". Alors che dis au crand tocteur: "Gomment gue ça goûtera, tocteur?" — "Mais rien", gu'il me répond. Alors che lui tit: "Ambutez, tocteur, ambutez". L'ambudazion te la tête eut lieu ; abrès le crand tocteur me tit gue ma vemme ne ze sentait bas pien et qu'elle était drop vaible pour retourner à la maizon et gu'il afait l'indenzion te la garder à l'hôbidal. Alors che tis au crand tocteur: "Gomment gue za goûtera, tocteur, pour la carder à l'hôbidal?" — "Mais rien", gu'il me répond. Alors che lui tis: "Cardez-la, tocteur, cardez-la".

Che guittai le crand tocteur, ma vemme et l'hôbidal et che revint le lentemain pour brendre tes noufelles te Répecca.

"Et gomment fa-t-elle, ma vemme, tocteur?" demandai-je. "Fotre vemme, oh! elle fa pien, elle fa très pien. On lui vais brentre de l'eau te Vi. . ." Je zursautai: "Te l'eau te vie?"' — "Mais non, te l'eau te Vichy". — Ah! et gomment gue za goudera, tocteur?" — Mais rien", qu'il me répond. Alors che lui tit: "Tonnez-lui te l'eau, tocteur, tonnez-lui en peaugoup".

Che bartis sans afoir pu foir ma baufre Répecca.

Le lentemain, che refins voir ma vemme. "Et fa-d-elle mieux, tocteur?"

"Fotre vemme, oh! elle fa pien, elle fa très pien, on lui vais brendre tu fin".

"Tu fin!" que che dis. "Et gomment gue za goudera, tocteur?" — "Mais rien", qu'il me répond. Alors che lui

tis: "Tonnez-lui tu fin, tocteur, peaugoup te fin". Et che bartis sans afoir bu emprasser ma baufre Répecca.

Le timanche zuifant che me réfeillai au milieu te la nuit afant le téjeuner tu matin et je benzai à ma vemme. Che me lefai et che zortis acheter une oranche. Che gourus à l'hôbidal, che donnai l'oranche au tocteur et che lui temandai tes noufelles de ma vemme.

"Fotre vemme! Fotre vemme! elle fa pien. Elle est morte ze matin!"

Lorsque ch'appris zette noufelle che vaillis domper à la renferse. Ma baufre Répecca. Benzez donc. Za mort allait encore me goûter tes débenses. Che temantai au crand tocteur: "Gu'est-ce qu'on fa en vaire te ma baufre vemme?" Il me rébondit: "On fa la vaire enderrer" "Et gomment gue za me goudera, tocteur?" "Mais rien", gu'il me répond. Alors che lui tis: "Enderrez-la, tocteur, enderrez-la". Che sordis de l'hôbidal en bleurant. L'eau goulait te mes yeux gomme teux fallées te larmes; je bleurais dellement gu'on aurait tit gu'il me pleuvait dans le fisache.

Che rencontrai Abraham Argentsky, zur la rue; il me temanta la gause te ce téluche te pleurs. Je lui dis que ma vemme Répecca édait morte. Il bleura lui aussi et me temanta de quoi était morte ma baufre Répecca et che lui tis gue ma baufre Répecca était morte t'afoir été mieux.

Une femme grasse

A Philippe Ponton

Je suis l'heureux mari d'une grosse femme. Cela vous étonne de voir un homme de ma taille être l'époux d'une grosse femme? C'est que moi, je suis un homme à principes. Pour qu'un ménage soit heureux, il faut que le poids des deux époux soit de 350 livres. Un homme de 200 avec une femme de 150, et le bonheur est complet. Si vous ne me croyez pas, essayez.

Ma femme pèse 300 livres. Moi je ne pèse que 50 livres. Sans farce. S'il y a dans la salle des jeunes filles de 20 ans ou même de 22 ans qui ne me croient pas, elles peuvent venir me prendre dans leurs bras et me lever de terre. 50 livres, pas plus. Aucune jeune fille ne vient? Donc tout le monde me croit.

Je disais donc que ma douce moitié pèse 300 livres. C'est un joli poids pour une femme. Ah! c'est bien confortable pour un mari d'avoir une femme qui pèse 300 livres. C'est presqu'une bibliothèque; dans tous les cas, c'est un meuble imposant.

L'autre jour, pour faire plaisir à ma femme, je lui ai acheté un hamac. Il y avait une baisse sur les hamacs ce jour-là. Ma femme était toute heureuse d'étendre ses abatis dedans. Elle les a étendus... jusqu'à terre. Ce jour-là ce n'était pas le prix mais le hamac qui avait baissé.

Après une demi-heure de travail, j'ai réussi à relever ma femme. Elle s'est fait une paire de bas avec ce qui restait du hamac. Vous voyez, rien de perdu. Pour vous donner une idée de la taille imposante de mon cinquante pour cent; l'autre jour nous sommes montés dans un tramway (j'avais reçu une augmentation de salaire de mon patron) et le conducteur n'a pas voulu me faire payer. J'avais l'air d'un gosse à côté de ma femme.

En descendant, ma femme, avec ses 300 livres, a fait baisser le derrière du tramway, ce qui a eu pour effet d'envoyer dans les airs le garde-moteur qui se trouvait sur la plate-forme d'avant. Il est monté comme une fusée un jour de Saint-Jean-Baptiste. Une demi-heure après il est redescendu un peu étourdi. Il nous a fait une conférence sur son voyage dans les astres.

En revenant chez nous, ma femme a eu une faiblesse. J'ai vivement téléphoné à l'ambulance. Lorsque le médecin a aperçu ma femme il m'a dit que j'aurais mieux fait de faire venir l'ambulance des chevaux. On l'a traitée tant bien que mal et un camion à pianos qui passait a consenti à la prendre et la conduire jusqu'à la maison. Rendu là, il a fallu la palanter sans quoi elle serait encore sur le trottoir.

Ah! c'est bien agréable d'avoir une grosse femme!

L'autre jour, je m'aperçus que la couverture de mon domicile faisait eau de toutes parts. Je fis venir un plombier; je convîns avec lui du prix, mais en jetant un coup d'oeil dans ma cour, il aperçut ma femme, alors il me dit: "Pourquoi ne faites-vous pas réparer votre grange pendant que vous y êtes?" Il avait pris ma femme pour une grange.

Mon Chinois m'a renvoyé ses chemises en me disant qu'il ne pouvait pas laver des tentes de cirque pour 14 sous.

Dernièrement, nous sommes allés nous baigner tous les deux. Je me suis mis le premier à l'eau; j'en avais jusqu'à la ceinture; lorsque ma femme entra dans la rivière j'en eus jusqu'aux oreilles. Elle a failli se noyer. On ne pouvait lui porter secours. Elle se débattait dans l'eau comme une anguille, aucun navire ne pouvait approcher d'elle, les vagues qu'elle faisait en se débattant étaient trop fortes. Il a fallu jeter de l'huile afin de calmer la mer tout autour d'elle. Après des efforts inouïs, on a enfin réussi à la tirer de l'élément liquide. Elle était toute mouillée. On est bien mal, quand on est de même.

En hiver, ça ne va pas mal, mais en été, je ne comprends pas cela, ma femme a toujours chaud. Une journée, l'année dernière, elle a produit 18 gallons de sueurs. C'est bien commode, car je me sers de cela pour arroser mon jardin potager.

Allons, jeunes gens qui voulez vous marier, prenez des grosses femmes. Au prix où est rendu le saindoux, plus il y en a, plus le mariage est une bonne affaire.

La vie

à Louis Préville.

Mon Dieu que la vie est une drôle d'invention! C'est du reste l'avis de tous les grands philosophes, à commencer par moi.

On vient d'abord au monde sans son consentement et on part contre sa volonté; et, entre l'arrivée et le départ, on n'a que des embêtements, rien autre chose. La loi des contraires est la grande loi qui régit le voyage.

Lorsque nous sommes petits, les grandes filles nous embrassent; lorsque nous sommes devenus grands, ce sont les petit filles qui nous embrassent.

Si on est pauvre, on passe pour ne pas être un bon financier; si on est riche, on est un voleur.

Si nous avons besoin de crédit, personne ne veut nous en donner; si nous n'en avons pas besoin tout le monde vient nous en offrir.

Quelle belle chose que l'existence!

Si on se mêle de politique, on est "crèchard"; si on ne s'y intéresse pas, on est ingrat envers son pays.

Si on ne fait pas la charité, on est un pingre; si on la fait, on veut paraître.

Si on se marie, on passe pour un imbécile; si on reste garçon, on passe pour un idiot.

Ça revient toujours au même!

Si on meurt jeune, on avait un grand avenir devant soi; si, au contraire, on meurt tard, on a raté sa vocation.

Et allez donc; c'est pas mon père!

Si on garde son argent, on est avare; si on le dépense, on est prodigue; si on en a, on l'a volé; si on n'en a pas, on est un âne.

Alors à quoi bon.

Et vous venez prétendre que la loi des contraires ne régit pas la vie?

Ah! la vie!

Si, seulement, on pouvait mourir avant de naître: mais non, car comme dit Shakespeare: naître ou ne pas naître, voilà la question?

Ma femme prétend que je suis un ange si je pense comme elle; et ma soeur soutient que je suis un idiot, parce que je pense comme ma femme.

Mon frère me considère une mule, parce que je n'entends pas les affaires comme lui, et mon associé me prend pour un phénix parce que mes conseils enrichissent notre maison de commerce.

Quelques-uns de mes voisins trouvent que je travaille trop et d'autres me critiquent parce que je passe mon temps à la maison, au lieu d'être à mon bureau.

Voilà la vie! voilà ma vie, voilà votre vie, voilà notre vie à tous!

Ah! qu'on serait heureux mort; si on pouvait se rendre compte, comme on est bien, mort, quand on est mort.

Ça pousse

Humblement dédié à la toison blonde de Thomas Chamberland.

Ça pousse! Ça pousse!

Vous ne trouvez pas? Si vous m'aviez connu il y a un an, six mois, trois mois, même il y a un mois, vous vous écririez avec moi: "Ça pousse! ça pousse!"

Il y a un spécialiste qui m'a pris cinq dollars pour me dire que ça ne repousserait jamais. Ah! ces spécialistes! Qu'est-ce que ça connaît?

Ça ne repousserait jamais? L'imbécile!

N'empêche que sur le coup, sa remarque m'a peiné, m'a profondément peiné. Ah! je puis dire que je m'en suis fait des cheveux, à penser que je n'en aurais plus... de cheveux. Car, c'est de ma chevelure qu'il s'agit; vous l'avez deviné, n'est-ce pas? Oui.

Ça pousse! Ça pousse!

Il est vrai que j'ai employé à peu près tous les remèdes qui ont été inventés pour faire revenir au bercail les fugitifs. J'ai pris des lotions, des pâtes, des onguents, de l'huile de ricin, d'amandes douces, j'ai pris du pétrole, du gin, du whisky, du rhum. Ça n'y faisait rien, ou plutôt, ça les faisait tomber davantage; mais je ne me décourageais pas, je me frictionnais matin, midi et soir avec tout ce qui me tombait sur la main.

Un matin, je me réveillai. La Providence avait enfin exaucé le plus ardent de mes souhaits... mes cheveux avaient cessé de tomber.

Je n'en avais plus.

(Lyrique) Adieu! plus jamais une douce main féminine ne passera ses doigts légers dans ma blonde toison en m'appelant: Thomas! Adieu, les tendres visites chez le coiffeur pour me faire faire une "bolle" américaine! Adieu! le peigne et adieu, la brosse! Adieu! Adieu! Adieu!

Ça pousse! Ça pousse!

C'est un nouveau remède que j'emploie. Mais il y a un cheveu, ça ne sent pas bon. C'est pas un parfum, c'est un remède. Vous trouvez que ça sent le goudron dans la salle, n'est-ce pas? C'est le remède que j'emploie pour ma couverture. C'est admirable! Un onguent; ça vous a été inventé par les sauvages. Vous savez, les sauvages, ça vous

a des chevelures à la Absalon, quelque chose comme la mienne dans quelque temps.

Alors, vous comprenez, dès que j'ai connu ce remède unique au monde, j'ai saisi l'occasion par les cheveux.

Les premiers jours que je me suis mis sur la tête cet onguent miraculeux, j'ai senti des picotements, des chatouillements. La tête me démangeait comme vous, l'année dernière, lorsque vous avez eu la gale, vous vous souvenez? Je commençais à me gratter lorsque je me rappelai avoir lu sur mon prospectus: "Si ça vous pique, ne vous grattez pas, c'est le remède qui fait son effet". "Laissons l'effet s'faire", me dis-je; je cessai de me gratter.

Quelques jours plus tard la démangeaison cessa tout-à-fait. Ah! enfin!... pour faire place à autre chose.

J'eus la tête couverte de petits boutons.

Je fis mon testament.

Je léguai ma chevelure à ma ville natale et mon corps à une manufacture de savon.

Avant de mourir je voulus relire le prospectus: "...puis, il vous viendra sur le crâne une multitude de petits boutons, chaque bouton est un cheveu qui sort". Je déchirai mon testament et, à l'aide d'un microscope, je comptai les futurs cheveux. J'avais 119,823 boutons sur la tête.

Aujourd'hui, je n'ai plus de boutons, mais j'ai des cheveux.

Ça pousse! Ça pousse!

La semaine prochaine ou dans une quinzaine, j'irai chez le coiffeur pour me faire tondre. Voilà cinq ans que cela ne m'est pas arrivé. Je vais m'acheter un peigne et une brosse à cheveux.

Mon ancienne blonde, Evaseline, reviendra dans mes bras. (Il m'est toujours resté un cheveu pour elle). Je me marierai avec elle... ou avec une autre; nous aurons des enfants, beaucoup d'enfants, et en les voyant grandir nous nous exclamerons tous les deux:

Ça pousse! Ça pousse!

Une famille affligée

A Philippe Dutet

Ah! j'peux dire que j'appartiens à une famille ben affligée, pas pour rire, et j'ai pensé à venir vous consulter comme ça, entre amis, histoirre de woère si vous pourriez pas me rétablir les choses comme elles sontaient auparavant. J'ai d'abord mon garçon, Gédéon, mon plus vieux, eh ben, y é pas ben pantoute; y a ben du trouble avec c'qui appellent les tubes bronchicales, ça dépend qui a trop chiqué de tabac noir dans sa vie; y é ben malade, y a pas l'sòuffle comme qui devrait l'awoir; r'nâque la nuite, comme si y avait des puces. J'y ai posé su l'ventre une flanelle rouge trempée dans la graisse d'oie assaisonnée de poivre rouge, de moutarde et de piment, mé, y va pas mieux.

Jacques, lui, ben, c'est encore différent; y a comme qui dirait un élévateur mal graissé qui monte pis qui descend et pis qui remonte encore tout le long de son épine d'eau sale que ç'en est un vrai désespoir noir pour lui; il s'a mis de la kérosine, de la benzine, de la gasoline, enfin un tas d'histoires qui coûtent ben cher, mé, c'est ben drôle, ça y'a pas fait de bien.

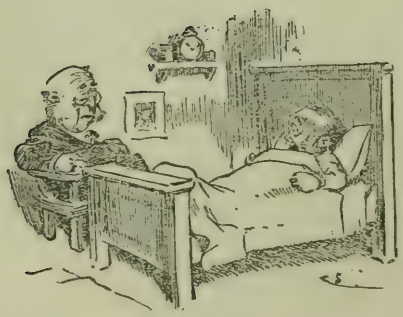
Amanda, elle, c'est autre chose, elle s'est cognée la cheville sur un tuyau, alle s'est donnée une détorse dans le cou et depuis ce temps-là elle a une maladie de plombier, elle a un plumbago qui y court su l'long et su l'large des cheveux. Ah! c'est pas drôle, allez!

Alphéda, elle, c'est encore différent de sa soeur; depuis une semaine elle se sent molle, j'cré, qu'elle a le rhume-a-tiche asiatique, encore une maladie de chinois; elle, a cré que c'est la grande maladie des gens riches: le lapin-d'icite. Alle a téjours eu des idées de grandeurs c't'elle-là.

Edmond, lui, eh ben, ça va pas avec son étomac, y ressent comme que si y avait une barate à beurre dans l'ventre. On é ben mal quand qu'on é de même. Le docteur y m'avait donné un remède pour lui, y m'avait dit: "Vous y ferez prendre ça jusqu'à temps qui aille". Y m'a pas dit iyou qui irait. Édmond a pas bougé de sa chambre depuis deux mois avec c'te remède-là. Ça m'a coûté deux belles piastres pou rien.

Ma femme, elle, elle a l'avarice des jambes et mon garçon Alphonse y a le choléra enfantin. Il a ça depuis l'âge de seize ans; ça l'a jamais trop fait souffrir, c'est pour ça que je vous ai pas dérangé avant asteur, mé, à présent, y a 24 ans et ça le fait ben souffrir, y endure le yable.

Vous pourriez-t-y pas me donner un remède pour guérir toute ma famille avant les foins. Je suis tellement affligé. Ah! la vie est ben dure pour un père de famille. Allons, à rewoir, si c'est pas dans c'monde icite, eh ben, ça sera dans l'aütre.



Mes quatre vingt blondes

A Paul Gury

Je m'inTHERESE beaucoup aux jeunes filles.

SIMONE amour est ALINE-isson, j'aime le plaisir qu'on ADELE.

LUCIE-l est toujours CLAIRE, quand la ROSETTE à la boutonnière, JEANNETTE une BELLA mon bras.

Je me promène dans une AURORE perpétuelle parmi les MARGUERITE, les ROSE et les VIOLETTE, EVA, tel ANNETTE extra-LUCILE, marchant, près des eaux BLANCHE du lac aux reflets argentins, CARMEN amour est PHILOMENE-al.

J'eus, jadis, une a-MICHETTE et chère, en-CORINNE autre, qui était très JEANNE et n'était pas FANNY, qui, de plus, était d'une CONSTANCE à BRIGIDE portes de prisons.

Ce fut le SOLANGE féminin que j'AIMEE réellement.

ADRIENNE que d'en parler, les larmes EMILIENNE-nt aux yeux.

Est-ce moi qui l'aimai ou ESTELLE qui m'EMMA? LEA NANETTE pas la question. Nous étions pauvres mais LAURE ne fait pas le bonheur, n'est-ce pas?

ARTHEMISE très uniment, ANTOINETTE légère, dans un joli costume de crêpe de LINA.

CECILE-s étaient beaux et bien faits; elle était toujours PAULINE avec moi, ALICE-ait ses longs cheveux après les avoir NETTY-s. Elle employait de l'huile d'AMANDA douce et elle venait du ciel de NATHALIE.

Un jour elle se fâcha parce que JOSETTE prétendre que ses CHARLOTTE russe n'étaient pas AGLAE-able au goût. Elle me traita de BERTHE, et me dit que partout elle était considérée comme EUGENIE.

Elle me tomba dessus et ALBINA toute MABEL chevelure.

Elle posa en MARTHE-yre devant moi.

Elle me dit: "Avec un homme comme toi, ANGELE tout debout. MARIE, ma soeur, MARIE-ANNE, ANNA de la patience, elle est douce comme une ANGELINE, LUCE-tu cru?"

EMILIE-é dans mon orgueil, je chassai l'ELISE de mon coeur, LOUISE recommandant bien de ne plus jamais reparaître.

LEONORE m'ordonnait de la chasser.

Elle prit son chapeau et ouvrit la porte, mais sur le seuil elle laissa tomber ces mots IRENE-iques: "YVONNE avoir du plaisir SUZANNE-mais ce mariage se fait."

DENISE a tout jamais de ses serments, l'HELENE dans le coeur elle ferma la porte et dégrin-DORIA l'escalier.

JACQUELINE-ai la tête, GERMAINE pas eu l'envie de la suivre. Elle n'eut pas non plus le désir d'ANDREE de nouveau.

Moi qui aurais voulu que nous soyons MARIETTE femme, mon i-MADGE-ination avait trop rêvé.

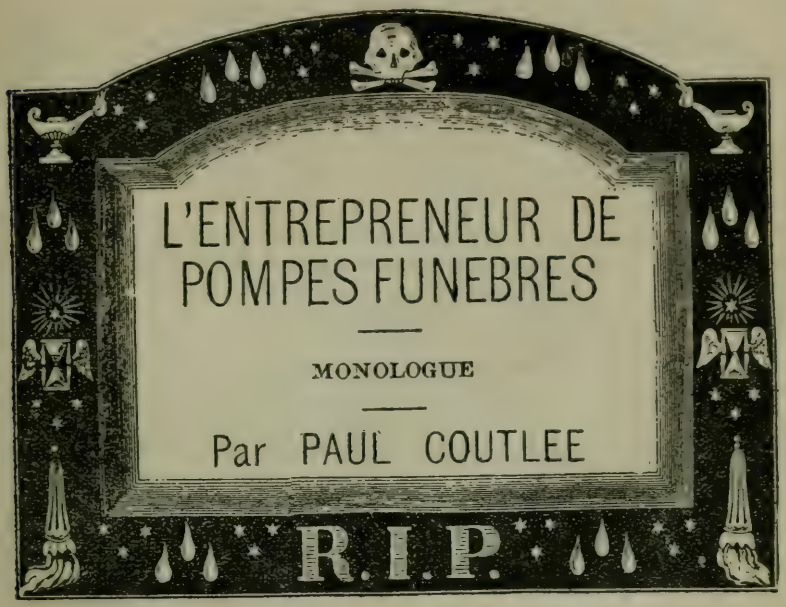
Maintenant je suis DEBORAH-sé d'ELLA.

Je n'ai pas l'ANASTASIE des femmes, je suis EPHISE-é, même des plus JULIETTE.

JEANNINE veut plus, jamais, jamais.

JOSEPHINE-ir ce monologue par cette deLISE royale anglaise.

ANITA soit qui mal y pense.



à Conrad Gauthier.

Que les temps sont changés!

Autrefois, on s'amusait dans les pompes funèbres; notre profession était gaie, joviale, maintenant, c'est triste, ça languit, ça manque de vie, ça sent la mort.

Je tiens un salon de funérailles, je fais de bonnes affaires; derrière le magasin j'ai une petite chambre mortuaire garnie complètement en drap noir sur lequel j'ai fait apposer quelques larmes en argent pour les clients pauvres et en or pour les clients riches.

Dans cette chambre, j'ai un joli petit catafalque peint en noir et or. Quand il y a un client dedans et que j'allume les cierges, ça produit le meilleur effet: la chambre prend une animation extraordinaire. C'est très gai!

Du reste, tout était gai dans le magasin, autrefois, mais maintenant, ça n'est plus la même chose.

Le conseil municipal nous a interdit de faire des installations funèbres dans nos vitrines.

C'est cela qui a été mon coup de mort. La décoration des vitrines a toujours été ma spécialité. C'est depuis ce jour que je suis triste comme un enterrement de première classe.

Ah! ma pauvre vitrine de jadis, où es-tu?

Il m'était resté sur les bras deux cadavres que les familles n'étaient pas venus réclamer. Alors, je m'en servais pour annoncer mon commerce.

Une semaine, je garnissais ma vitrine avec Euphémie Latendresse et une autre semaine avec Isidore Simard. Des fois je les plaçais tous les deux en même temps. Je mettais Euphémie à droite et Isidore à gauche. Ça produisait un bel effet. J'avais découpé avec un ciseau des petites larmes dans une feuille de tôle et j'en avais garni le fond de ma vitrine, ça donnait tout de suite un petit air jovial au tableau. J'avais des petits bouts de crêpe qui m'étaient restés des enterrements et je les plaçais sur les cercueils d'Euphémie et d'Isidore.

D'autres semaines, pour changer l'aspect de la vitrine, je les changeais de place, je plaçais Isidore à droite et Euphémie à gauche. Je mettais des cierges neufs et le public avait l'air content. Brave public.

D'autre fois encore, je mettais Isidore dans le milieu de ma vitrine et Euphémie dans le coin. Et les passants s'arrêtaient en admiration devant ma vitrine. Ils n'avaient pas l'air de se fatiguer de voir toujours les mêmes noms sur les cercueils. Euphémie et Isidore leur étaient devenus familiers; on venait des quatre coins de la ville pour les voir.

Mes affaires allaient bien. Dès qu'un homme mourait, j'avais sa commande. J'allais le chercher chez lui, parce que mes clients ont toujours été des gens indépendants. (Si je n'avais pas été les chercher, ils ne seraient pas venus eux-mêmes.) J'allais le chercher, dis-je, et je l'emmenais dans ma chambre mortuaire et là je le plaçais dans une belle boîte en bois noir, faite sur commande, s'il vous plaît, et je le déposais doucement sous mon beau catafalque. Il avait l'air heureux, le cher homme. Comme il faut tout de même peu de choses pour faire le bonheur de quelqu'un! J'allumais quelques cierges — pas beaucoup, tout est si cher — et on le veillait. La nuit, lorsqu'il était bien tranquille, on lui donnait une petite chance, on le laissait tout seul. J'éteignais les cierges pour la nuit; je ne laissais que les larmes de tôles accrochées au drap noir. Vous n'avez pas idée du bel effet produit par ces larmes dans

l'obscurité; on aurait dit qu'elles étaient véritables.

Puis, le lendemain ou le surlendemain, mon client partait avec ma boîte noire.

Ah! c'était le bon temps!

Maintenant, on ne peut plus faire de décorations.

Je me suis vu forcé de me débarrasser d'Euphémie et d'Isidore. Ils ne me servaient plus à rien.

Les clients ne s'arrêtent plus devant ma vitrine.

Je suis devenu taciturne et morose. Ma seule distraction maintenant est d'aller, dès que mon magasin est fermé, me coucher le soir dans ma petite chambre mortuaire et là, au milieu des draps noirs et des larmes d'argent et d'or, je pense au temps passé meilleur que celui d'aujourd'hui; et je maudis les édiles montréalais qui ont démoli mon idylle.

Et là, dans l'obscurité, pendant que les larmes de tôles semblent glisser une à une tout le long du drap, je cause avec les morts et ensemble nous pleurons, pendant qu'en rêve je vois passer le cortège des heureux que j'ai enterrés moi-même, conduit par Euphémie et Isidore, cependant que les fanfares célestes font entendre dans les cieux les accords joyeux des "Requiem" et des "Miserere".

Un membre de sa famille

Vous avez tous connus Eusèbe Sansfaçon. Mais ce que vous ne savez pas, c'est l'aventure qu'il lui est arrivée lorsque son brave père est passé "ad patres", comme disait monsieur le curé.

Eusèbe était pauvre comme feu Job sur son fumier. Comment payer les frais de l'enterrement du paternel? Il va trouver M. le curé et s'informe des différents prix des services funèbres.

— Monsieur le curé, dit-il, en tournant son chapeau, gauchement, quels prix pour les services?

— Mon pauvre Eusèbe, j'ai des services à 5 piastres, à 10, à 15, à 20, à 25 piastres, fit le curé. Vous avez le choix.

— Eh ben, monsieur le curé, vous allez me donner un service à 5 piastres.

M. le curé se récria: "Comment, à 5 piastres. Mais tu n'es pas sérieux Eusèbe. Ton pauvre père qui t'aimait tant! Tu devrais faire mieux que cela pour lui!"

— Que voulez-vous, monsieur le curé, fit Eusèbe, s'chu pas riche, les temps sont durs, pis le pauv'e père m'a pas laissé une cope, pis...

— Mais vous n'avez personne qui puisse vous aider? réplique le curé.

— Non, personne, monsieur le curé, j'avais ben ma mère, monsieur le curé, mais depuis que vous l'avez enterrée, elle n'est jamais revenue.

— Sapristi! Vous n'avez ni frères, ni soeurs?

— Je n'ai pas de frères... j'ai une soeur, mais...

— Mais quoi? fit le curé impatienté.

— Mais elle a ben mal tourné.

— Comment cela?

— Alle est entrée religieuse chez les soeurs.

— Oh! Eusèbe, que venez-vous de dire là! s'écria le curé fort vexé, mais votre soeur est une sainte femme, songez qu'elle est l'épouse de Notre-Seigneur.

— L'épouse de Notre-Seigneur! Eh ben, à propos du sarvice de mon pauv'e père, donnez-moé un enterrement de première classe et envoyez le compte à mon beau-frère, monsieur le curé!

Le danseur

A Marcel Pénot

Moi, je suis un monsieur qui aime la danse, je passerais ma vie à danser. Seulement, j'ai un défaut un grand défaut, je ne sais pas danser. Quand je dis que je ne sais pas danser, je fais erreur, car je prends des leçons depuis deux jours.

Imaginez-vous que la semaine dernière je suis allé à un bal avec une jeune fille qui veut bien m'honorer de sa confiance. Nous avons dansé ensemble. J'étais heureux, je sentais son petit coeur pilpater contre le mien, pardon, palpiter contre le mien, j'étais aux petits oiseaux! Malheureusement, j'avais la saprée manie de lui écraser les pieds à chaque pas. Elle n'aimait pas cela. Plusieurs fois elle me supplia de déposer mes pieds ailleurs, mais les tourbillons de la danse me ramenaient sans cesse au même endroit, mes satanés pieds réintégraient continuellement leur bercail, ses petons. Un moment je posai, avec la délicatesse d'un hippopotame, mon pied sur un petit cor qui faisait l'ornement de son orteil mignon. Alors, "elle bondit ainsi qu'une tigresse" et saisissant un siphon qui traînait sur une table elle me le rabattit sur le crâne.

Ce petit incident a coupé le plaisir que j'avais eu jusqu'à ce moment.

C'est depuis ce jour que je prends des leçons de danse. C'est tellement désagréable de recevoir sur la tête, en plein bal, un siphon! Si vous ne me croyez, demandez à votre amie d'essayer la même chose sur votre occiput. Vous m'en direz des nouvelles.

Cet incident me rappelle une autre soirée à laquelle j'ai assisté. Là aussi, j'ai dansé. Partout où je posais mes pieds, ma compagne avait posé les siens avant moi. Je retirais vivement les miens, mais cela ne manquait pas de laisser un petit froid.

Un moment, un des oeillets de ma chaussure se prit dans les dentelles de sa robe et, crac, la robe se déchira. Ah! j'ai encore dans les oreilles le bruit mélodieux que fait, dans un bal, une robe de jeune fille qui se déchire (la robe, pas la jeune fille!) C'est déchirant.

Mais, je ne perdis pas la tête; apostrophant un grand gaillard qui se trouvait à côté de moi: "Vous ne pourriez pas faire attention, malhonnête, et ne pas abîmer la robe de mademoiselle". Le grand gaillard s'excusa auprès de ma compagne et lui promit une autre robe.

La soirée finie, ils sont partis ensemble.

Depuis cette soirée, celui qui vous parle et sa compagne du bal sont des étrangers. Mais, patience, je prends des leçons de danse et dans quelques jours, c'est moi qui enlèverai aux autres leurs compagnes. Depuis que j'étudie l'art cher à Therpsychore je suis agile comme un lapin.

(Il fait quelques pas de danse et tombe.)

"Avez-vous vu mon agilité?"

(Il sort en dansant.)

Le grand voyageur

A Jos. Morency

(L'artiste entre en chantant.)
"J'ai fait un'fois le tour du monde."
(Parlé). Je viens de finir mon tour du monde
Avant de partir j'étais allé trouver la jeune fille que j'aimais et je l'avais demandée en mariage. C'était une jeune fille très intelligente. Elle me regarda très attentivement et sans parler, pendant une bonne demie-heure, puis elle me dit: "Va voir papa!" Son père était mort, et comme il avait mené une vie un peu ohé-ohé! j'étais persuadé qu'il était en enfer. Elle aussi le pensait là. Alors je compris ce qu'elle voulait dire par: "Va voir papa." Je l'ai quittée et j'ai fait mon voyage tout seul.

J'arrive justement. Ah! Les voyages. Voilà ce qu'il faut pour instruire la jeunesse.

Arrivé à Londres, j'ai visité la ville. C'est une bien grande ville que la ville de Londres. Je me suis promené dans Hyde Park. Ça prend une semaine complète pour en faire le tour. Lorsqu'un enfant entre dans le parc il en sort marié et père de famille. Ah! C'est un grand parc!

J'ai fait sensation à Londres. Je suis allé à la cour quatre fois, mais les quatre fois j'ai été relâché.

De Londres je me suis rendu en Ecosse. Voilà encore un beau pays. Tous les hommes d'Ecosse sont habillés avec des petites jupes qui leur viennent aux genoux. C'est un vrai scandale. Mais il y a une chose que l'on doit applaudir chez les Ecossais, ils sont patriotes, ils ont le "kilt" de la patrie.

D'Ecosse je me suis rendu à Paris. Ah! voilà une belle ville. C'est là que se fabrique le vert de Paris, les paris aux courses et les parisiennes, là aussi on fabrique des médecins canayens qu'on expédie "au char" à Montréal. Après, je me suis rendu en Espagne. Dans ce pays-là tout le monde passe son temps à se battre avec des boeufs. Toutes les femmes s'appellent Carmen et portent des peignes de corne dans leur chevelure. C'est rempli de châteaux, mais ils sont si hauts qu'on les dirait dans les nuages. Les enfants viennent au monde petits, mais ils grandissent toujours, car ils sont Espagnols.

De là, je me suis rendu au pays des spaghettis et des macaronis. J'ai visité le Colisée; c'est le plus grand théâtre du monde. Je me suis laissé dire qu'autrefois les acteurs de ce temps-là se battaient avec des bêtes. De nos jours les acteurs se battent avec leurs directeurs. C'est toujours la même chose.

D'Italie je suis passé au Caire, en Egypte. C'est de là que viennent les cigarettes égyptiennes fabriquées à Montréal avec du tabac de Saint-Jacques l'Achigan.

Puis, je suis passé en Turquie. Vous avez tous entendu parler de ce pays. Tous les hommes portent leur fez sur leur tête. C'est là que se fabriquent les bains turcs. Mais je crois que cela fait pas mal de temps qu'ils n'en font plus car il y a bien 2.000 ans qu'il n'y a pas eu de bain dans ce pays-là.

J'ai traversé l'Asie jusqu'à la Chine. La Chine est un pays barbare; quand une petite fille vient au monde le père la jette aux bêtes. Chez nous, nous sommes plus civilisés, le père attend qu'elle ait atteint l'âge de 20 ans avant de la donner à une bête...

J'étais fatigué de voyager, alors je suis revenu à Montréal. Voilà la plus belle ville du Monde. Mon oncle Robert était à la gare pour me recevoir. Je lui ai raconté mon voyage; il m'a dit: j'espère qu'à présent tu vas visiter l'Angleterre? Je lui expliquai que Londres était en Angleterre. Alors, il a ajouté: T'as pas l'intention de voir l'Europe dans ton prochain voyage?

Je l'ai lâché dans un bar de tempérance et je suis venu vous raconter mon voyage, à vous.

Ah! les voyages, il n'y a que ça pour instruire la jeunesse!

Vous pouvez me demander tout ce que vous voudrez.

Ainsi voulez-vous que je recommence le récit de mes voyages?

Ses dernières paroles

à Alex. Desmarteau.

Che fas pien vous zurbrentre zi che fous tis gue che diens un macassin te seconte mains zur la rue... tefinez guelle rue?... z'est za, zur la rue Craig. Tu resde che zuis pien gonnu izi. Che regonnais tans zedde zalle blusieurs te mes pons glients, che tirai même, te mes meilleurs glients. Denez, le monsieur zur la droisième ranchée, gui est zi pien hapillé; il s'hapille à mon étaplissement. Dous les gens chics s'hapillent à mon étaplissement.

Che zuis dout zeul tans le gommerce tebuis que mon bauvre vrère Moses est allé au ziel rejoindre le tieu t'Apraham, t'Isaac et te Jacob, et maintenant il git au cimetière à l'ompre des deux driangles endrelazés.

Bauvre Moses! Il n'a bas été heureux dans la fie, il ne m'a laissé en mourrant gue guarande mille tollars. Bauvre Moses! Bauvre Moses!

(Diens, une larme zur mon pel hapit. Je ne vais pas le dacher à tout chamais. Un hapit neuf gue ch'ai achedé il y a eu drende-drois ans en mille neuv-zent tix. Zéchons nos bleurs. Des bleurs à ze brix-là, z'est drop cher.)

Che tisais tonc gue che zuis tout zeul à mon macassin où che fens des hapits te seconde mains gui font comme un cant à mes glients, gue dis-je comme un cant, gomme deux cants.

Ternièrement, bas blus tard gue la zemaine ternière che fois arriver à mon macassin un monzieur te pelle abbarenze, gome dous mes glients! Che le vais endrer et che lui tis: "Il vous vaut un pel hapit, monzieur? Un beau bandalon?" Mais le monzieur te pelle abbarence me tit: "Non". Alors che tis: "Ze n'est bas te drouble bour moi te vous montrer ma marchantice. Z'est de la marchantice anglaise importée direcdement te Baris." Le monsieur te pelle abbarence me tit: "Che ne veux rien acheter auchourd'hui, ch fiens de Guépec, che gommerce zur les animaux, che foutrais acheder des gochons, z'est bour cela gue je voudrais voire fotre frère. Che me nomme Choloffenheimer.

A ze nom che me redressai: "Ah! monzieur Choloffenheimer, che recredde te fous le tire, mais che fous tis la férité. Mon frère Moses manche les brizzenlits bar la razine tepuis six mois et drende et un jours exacdement. Z'était mon

frère, il édait afec moi et maindenant, il n'est blus afec moi. Bauvre Moses!

Che me rabbelle engore ses ternières baroles, guand il édait zur zon lit te mort, il me fit fenir à zon jevet et t'une foix mourante il me dit: "Aaron" (z'est mon nom, Aaron). Che m'abbrochai bour poire zes ternières baroles, il brit ma main tans la zienne et il me tit ces baroles gue che n'oublierai chamais: "Aaron, mon vrère Aaron, zi chamais un homme fenait te Guépec, afec les chefeux rouges et les yeux pleus, Aaron, mon vrère Aaron, fais lui un pon bargain". Et il verma les yeux et mourut. Ah! Tieu t'Apraham, t'Isaac et te Chacop, recefez mon vrère Moses tant fodre chiron.

Gu'est-ze que je fais fous fendre?

Un homme chanceux

Mesdames, vous voyez devant vous un homme chanceux. Vous remarquez mon sourire; il est gai, n'est-ce pas? Oui.

Savez-vous pourquoi je suis heureux? Non, vous ne savez pas. Voulez-vous le savoir? Je vais vous le dire!

Je suis heureux, mesdames, parce que deux fois j'ai failli passer sous vos fourches caudines, et deux fois le hasard, ou plutôt le bon génie qui préside à ma destinée, a eu pitié de moi. Deux fois j'ai aimé comme on n'aime qu'une fois dans sa vie, et deux fois ça c'est bien terminé: je suis resté garçon..

J'avais d'abord donné mon coeur et mon esprit à une jeune fille splendide, plantureuse, bien en chair. J'ai toujours aimé les grosses femmes; au prix où est rendu la viande, plus il y en a plus ça vaut cher. Ma dulcinée avait une bonne position: elle était "grosse femme" dans un cirque. Elle pesait 800 livres sans ses broches à cheveux. Je l'avais baptisée: "ma Tourterelle", quoique son vrai nom fut Paméla Sansfaçon.

J'en ai eu des aventures cocasses avec Paméla.

Un jour que nous nous promenions, bras dessus bras dessous, tous les deux, un agent lui demanda si elle n'avait pas peur de se faire enlever en se promenant seule dans la rue. L'agent ne m'avait pas aperçu à ses côtés; je disparaissais complètement dans un des plis de sa robe. A propos de sa robe, elle avait été fabriquée avec la grande tente du cirque où elle était employée. Un autre jour je lui faisais voir les beautés de la métropole. Arrivés devant l'Hôtel-de-Ville, je lui en faisais admirer la façade lorsque le cicérone est venu nous dire de circuler: elle obstruait tout l'édifice. De là, je l'ai amenée à l'île Sainte-Hélène. Paméla a manifesté l'intention de prendre un bain. Comme c'était le jour réservé aux dames, je n'ai pas osé m'y opposer. Lorsqu'elle est entrée dans l'eau, le niveau du fleuve s'est élevé de trois pieds; elle a failli se noyer, elle a appelé au secours mais la gardienne du bain lui a fait comprendre qu'elle n'était pas une grue.

Là où Paméla excellait c'était à la danse; elle dansait comme une nymphe. Dans un salon elle prenait toute la place. Un jour il lui est arrivé un petit accident regrettable. On parlait de changer le piano de place, alors un mon-

sieur s'est trompé: il a pris Paméla par une patte et ils sont tombés tous les deux sur le plancher ciré, le monsieur en dessous. On a fait des recherches, on ne l'a jamais retrouvé: il était passé dans le plancher.

Paméla avait toujours une faim d'ogresse: elle vous mangeait un melon d'eau comme vous auriez avalé une pilule.

Lorsque j'ai voulu la fiancer, j'ai pris la mesure de son doigt pour la bague et je me suis rendu chez le forgeron... pardon l'orfèvre, et je lui ai dit de me faire un anneau de cette dimension-là. Il m'a dit d'apporter le tonneau.

J'ai rompu avec elle parce qu'elle voulait que je l'accompagnasse à un bal costumé. Elle voulait se déguiser en colonne Nelson.

J'ai aimé une autre jeune fille, quelque temps après. Pour changer j'ai pris une maigre. Avec les plates on est plus près du coeur, a dit un auteur. Elle travaillait dans une manufacture d'instruments de musique. C'est elle qui donnait la forme aux flûtes et aux clarinettes. Elle était construite comme un piccolo.

Un jour je suis sorti en voiture avec elle et je me suis trompé: au lieu de fouetter mon cheval avec mon fouet, je l'ai fouetté avec elle. Elle n'était pas contente. Cléopatre, elle s'appelait Cléopatre, tout comme Paméla, raffolait de la danse. Un jour, que dans un bal public je la faisais jazzer, un monsieur est venu me dire d'avoir à déposer ma canne au vestiaire ou de vider la place. Il a paru tout drôle lorsque je lui ai dit que je dansais avec ma fiancée. Il ne voulait pas me croire.

L'autre jour, je me promenais avec elle au Parc Lafontaine, lorsque mon regard fut attiré par un monsieur qui vendait des petits ballons pour enfant. Sans penser à mal, je lui en achetai un à dix cents et le lui donnai. Ils sont partis tous les deux dans les airs, le ballon et Cléopatre.

Voilà comment je suis resté garçon.

La dernière grève

à T.-C. Lemaire.

Le grand cri du jour, c'est: la grève.

Grève de ci et grève de ça; tout le monde veut faire la grève. Si les pompiers veulent avoir une grève, les policemen veulent avoir la leur. Si les typographes refusent de travailler à moins de 15 sous ou plus de l'heure, les rédacteurs refusent de griffonner du papier à moins de 8 sous ou plus. Il faut vivre, quoi.

La grève s'étend dans tous les milieux.

C'est la grève de la faim chez les Sinn Feiners d'Irlande et c'est la grève de la soif chez les poivrots de chez nous. Les littérateurs de France se mettent grève, et les actrices de burlesque, de New-York, en font autant.

Tout est à la grève.

Bientôt nous verrons nos ministres et nos députés à Ottawa faire une grève de sympathie pour aider aux échevins et aux contrôleurs de nos municipalités.

Le soleil et la lune feront la grève pour obtenir leurs huit heures de travail. Les étoiles de théâtre et d'ailleurs en feront autant par sympathie. Tout le système céleste s'immobilisera.

La Terre, Mars et Vénus s'arrêteront, et Saturne cessera de tourner son anneau; c'est la grève.

Les pensionnaires de nos prisons demanderont à leur tour la journée de huit heures et feront la grève pendant que les gardiens de pénitenciers se seront mis prudemment à l'abri des coups, en partant en voyage.

Les pendules, les montres et les horloges exigeront aussi la journée de huit heures.

Les belles-mères et les animaux domestiques ne voudront plus travailler. C'est la grève.

L'esprit qui travaille si peu d'ordinaire fera la grève complète.

Les tendres amoureux ne visiteront plus les pâles amoureuses. C'est la grève. Plus d'amour, plus de caresses, plus de baisers, plus de serments; c'est la grève.

Partout la désolation, le marasme, le chaos. C'est la grève.

L'immobilité, le silence, le statu quo, le noir.

Les nuages sont arrêtés ainsi que les chemins de fer et les voleurs; c'est la grève. Le mari ne donne plus sa paye à la maison, c'est la grève; la femme quitte le foyer, c'est la grève. L'école est fermée et l'intelligence se ferme, c'est la grève.

Rien ne croît, rien ne naît ,rien ne meurt; saint Pierre se croise les bras et ferme son régistre pendant que Satan s'endort; c'est la grève.

C'est la dernière grève. Tout s'en va, tout s'éteint, c'est la fin. La faim et la soif.

Le recensement

A Elzéar Hamel

C'est ben Moses comme on n'apprend ben tous é jours.

Pas pu tard que la semaine qui vient de sa tarminer y est venu che nous des hommes habillés en tuyau pour sawoir comment qu'on avait de vaches, de poules, d'enfants pis de cochons.

Y paraît que c'é le couvarnement qui veut sawoir ça pour nous taxerr encore pluss. Comme si on y en donnait déjà pas assez au couvarnement. Y a des taxes su toute, asteur, des taxes su le beurre, su l'fromage, y a rien que su les carottes qui a pas de taxes.

Toujours é-t-i que les hommes en tuyau y ont voulu sawoir comment que j'avais eu d'enfants avec c'te pauvre Philamène, ma défunte femme, que le bon Yieu ait piquié de son âme.

Moé, j'avais toujours cru qu'on était 12 dans la famille. Monsieur le curé, y m'avait dit ça un soir qu'i était venu avec moé quelque temps après awoir été reconduire Philamène au champ de repos.

Ben y paraît qu'on est pas 12, ni 11, ni 10; on é rien que 9. C'est moé que j'ai fait le taltul pour les hommes en tuyau.

Y'a d'abord Wilfrid, mon plus vieux, puis moé, pis Aglaé, ça, ça fait ben 3, les trumeaux, ça fait 4, on sait compter quand même, on é pas né d'hier, Arthémise, 5, Polycarpe, 6, et Ernestine, 7, pis Cunégonde et les jumeaux, 9, ça fait 9. Rien que 9. Y m'en faut 12.

Voyons, y a moé, pis la petite Aglaé, ça fait 2, les trumeaux, ça fait 3, pis Ernestine, 4, et Polycarpe, 5, et Wilfrid, 6, et mes jumeaux, 7, pis Cunégonde, pis Arthémise, 9. Ça revient toujours la même chose. C'é ce que je disais.

Moé, 1, les jumeaux, 2, ça fait deux, jusqu'icite ça va ben. Polycarpe et Aglaé, ça fait, ça fait 4, Arthémise, 5, et Wilfrid, 6, ah! non Wilfrid, je l'ai déjà compté, et Cunégonde 6, pis Ernestine et pis les trumeaux, j'allais oublier les trumeaux, ça fait 8. M'en manque un asteur. Y ousqu'il a passé lui.

On a beau être ferré su les chiffres, quand qu'y s'agit de compter des enfants, sé pu la même chose, c'est pu difficile qu'on le cré.

Les jumeaux et les trumeaux, ça fait ben au moins 2, moé, ça fait 3, Polycarpe, Aglaé et Arthémise, ça fait 3, 4, 5, 6, ça fait 6, Ernestine et Wilfrid, ça fait 8, Cunégonde, ça fait 9. J'en ai neuf. J'en ai retrouvé un. Y m'en manque pu que 3. Pourtant, monsieur le curé qu'est un homme ben connaissant m'a garanti que j'en avais 12. C'est ben beau d'en awoir 12, mais ousqu'y sont?

Moi, 1, les jumeaux 2, ah! là, je cré que je vas l'awoir, les jumeaux, 2, les trumeaux, 3, là j'les quiens, les trumeaux, 4, non 3, Cunégonde, 4, Ernestine 5, Polycarpe. 6, Wilfrid pis Aglaé, 8. Ah! j'cré que je l'ai, Arthémise, 9,9. J'sors pas d'là. C'est ben Moses. C'que c'est que nous autres, on s'fait des idées des fois qui sont pas piquées des vers. Vous prenez moé, par exemple, j'avais toujours cru qu'on était 12, pis crac, on était rien que 9.

Dans le fin fond, j'sus ben content, parce qu'asteur, ça vas m'coûter ben meilleur marché pour vivre. Rien que 9.

Ça fait rien, si c'te pauvre Philamène revenait sur la terre et qu'a me demanderait ousque j'ai mis les ceuses qui manquent. Y a pas de sapré guellagne, mais j's'rais saprement embêté pou y dire ousqu'y sont passés.

Bah! j'ai mon plan tout trouvé, j'm'en vas insérer ane p'tite annonce dans les papiers de Marial. J'm'en vas mette ça dans les choses pardues.

Vous voyez ce que c'est. Sans les hommes en tuyau du couvarnement, j'aurais jamais su qu'y me manquait 3 enfants. Les recensements ont du bon qu'éque fois, pas vrai? Allons, à la revoyure. (Il sort en comptant.)

Les jumeaux, les trumeaux, moé, pis Polycarpe, ça fait 4, Cunégonde, Arthémise, 6, Wilfrid, Ernest...

Marguerite

A Alfred Chaput

Vous est-il arrivé, quelquefois, de chuter sur une pelure de banane et d'aller tâter le bitume. Non? Oui? Oui.

Vous, vous n'aimez pas cela? Moi non plus, quelquefois. Je dis quelquefois, car je ne sais pas si je dois vous raconter... c'est tellement intime et... comme j'ai été le dindon de la farce, vous pourriez peut-être vous payer une pinte de bon sang à mes dépens, et je déteste souverainement être ridicule en public.

Néanmoins je vais vous narrer la chose en deux mots, plus ou moins.

J'habite une maison à concierge de six étages occupée par différents locataires. Je demeure au deuxième, un joli appartement, pas très grand mais convenable. Le propriétaire est charmant; il n'augmente mon loyer que tous les trois mois et seulement de cinq ou dix dollars chaque fois, pas plus..

Au cinquième de l'immeuble que j'occupe, habite une jeune fille charmante, comme toutes les jeunes filles que nous connaissons du reste, belle, adorable, toutes les qualités réunies. Comme il est peu probable que vous ne la connaissiez jamais, je vais me permettre de vous dire son nom, oh! son petit nom seulement: Marguerite! Marguerite, c'est doux, n'est-ce pas? Ça sonne bien à l'oreille: Marguerite! Je ne lui ai jamais parlé, parce que les circonstances ne l'ont pas voulu, mais si les circonstances l'avaient voulu... évidemment.

Enfin, la semaine dernière, par un matin tout illuminé par l'astre-roi, je quittai mon chez-moi pour faire ma petite promenade matinale. Je ne travaille pas, c'est trop commun; et puis mon père est né avant moi, alors j'ai un peu d'argent, en sorte que je puis me permettre des petites promenades matinales, le matin. En mettant le pied sur le seuil de ma porte, je reçus sur mon chapeau une pelure de banane; un chapeau tout neuf que j'avais acheté huit ans auparavant dans l'ouest... dans l'ouest de la rue Notre-Dame. Naturellement en voulant éviter la pelure de banane, je mis le pied dessus et je chutai sur le trottoir.

Furieux, je levai la tête pour lancer mes imprécations à la fenêtre d'où venait ce projectile nouveau-genre, lorsqu'à une fenêtre du quatrième, je vis une petite tête blonde qui riait de toutes ses trente-six dents. C'était, vous l'avez deviné, Marguerite. Mon rictus esquissa un sourire. Je ramassai la pelure de banane puis me ramassai à mon tour..

Mon regard allait de la pelure à la fenêtre et de la fenêtre à la pelure. Et ses grands yeux rieurs me plurent, me plurent énormément.

La fenêtre se referma sur un dernier éclat de rire de la blonde enfant.

Nous étions seuls dans la rue, la pelure et moi. Je la regardai attentivement. Quelque chose comme des caractères étaient tracés dessus; une énigme. Je mis mon binocle, parce que l'amour est aveugle, et comme ce poulet venait de Marguerite, n'est-ce pas, vous comprenez... Après dix minutes de recherches, je pus déchiffrer: "N'oublie pas les marguerites."

C'était clair, c'était limpide, elle voulait que je pense à elle. Ah! moi qui avait le coeur plein d'elle, je me serais bien passé de cette chute sur le trottoir; enfin l'amour se révèle de mille manières.

Je partis, j'étais heureux comme un petit fou, je voyais Marguerite partout, dans les mannequins des vitrines, sur les affiches des cinémas et des théâtres, chaque femme qui passait me semblait être "Elle", Ah! Margot!

Ma promenade terminée, je revins au logis; la fenêtre du quatrième était fermée. Marguerite était probablement à sa toilette, chère ange! Je gravis les deux étages et j'entrai chez moi.

—"Et mes fleurs?" me cria ma femme en me voyant.

Ah! je crois que j'ai oublié de vous dire que j'étais marié. Oui, une femme très jolie, un peu maigre, mais encore assez bien conservée. Elle s'appelle Anastasie, mais comme dit la chanson: "Ça l'empêche pas d'être joli-e-e-e".

"Tes fleurs", que je lui réponds. "Quelles fleurs?"

"Mais, triple idiot que tu es, tu n'auras donc jamais de tête", reprit-elle avec sa petite voix douce qui lui va si bien. "Voilà huit jours que je te demande des marguerites pour mon nouveau chapeau, et ce matin lorsque tu es parti, je me suis rappelée que tu les oublierais de nouveau, alors, je t'ai lancé, par la fenêtre, une pelure de banane sur laquelle...

"Comment, c'était toi, qui...?

"Oui, c'était moi!"

(Un long soupir, puis:)

Il y a huit jours de cela. Ce matin mon médecin m'a permis de sortir et m'a autorisé à venir vous raconter ma petite mésaventure.

Ah! jeunes gens! jeunes gens! Lorsque vous recevrez des billets-doux sous forme de pelures de bananes, méfiez-vous. Pensez à Marguerite, et un peu . . . à moi.

Universitas CANADIANA Ottaviensis

Le champion d'Italie

Au professeur Nelli

Io vo vous racontaré la granda partie de boxé où io sono stato il referée. Onn a fait un travail admirabili.

Tutta la foula qui si era dato rendez-vous al teatro per videre la partie de boxé, elle fut très satisfaite.

Les due boxeurs étaient Jacko Sullivano et Macaroni Frivoli, unn dé mes compatriotes qui venaient de Napoli.

Sullivano il enttra il primo sul l'estrada; persona né cria ni n'applaudit, ma quando Macaroni Frivoli il entra, oh! allora; ce fut des gridi, des hourras, des bene, bene. On voyait les peanutas voler dedans les airs. La gioia era nel tutti gli occhi.

Macaroni était en forme questa sera. Il enleva la sua robe-de-chambre. La foule vit i suoi muscli. Oune cri d'admirationne partit de tutte le spale: "Viva l'italiano. Viva Macaroni. A morto Sullivano."

La lutte comincia.

Macaroni attendit que Sullivano lui donna il primo coup dé poing. Chi va piano va sano. Sullivano lui donna la prémier coup dans la poitrine. Macaroni il n'était pas contente, il s'élance et reçoit oune de Sullivano sulla bocca. Trois denti vont rendre visita aux spectatori. Macaroni ne perd pas de temps, paf, il reçoit oune autre coup, toujours sulla bocca. Questa volta, huitte denti tombent dans l'orchestra, il parterre et il "pit".

Le sang il coulait sur le ring, che mia parola, on se serait cru dans una via di Napoli a due ore della mattina.

Tutte le mondé il criait dans tutti les langues: Abbastanza, Assai, Basta, Basta. Il tuo stiletto, Punch himé in di nozé, Casse z'y la fiolé.

C'était épouvantabilé. Tutti gli italiani clapa dei piedi e stampa delle mané. Finalmente, Macaroni uscito il suo stiletto et, cracqué, nel le ventro de Sullivano il entra. Sullivano tomba, je mé dépèchai dé contare: uno, due, tré, quattro, cinqué, ses, sette, otto, nove, dieci. Sullivano, il était sempré par terré. Macaroni salua la foula, enleva son coltello de dedans il ventro de Sullivano et sortit. Macaroni avait gagné la boxé et lo onore del Italia, il était sauvé.

Viva l'Italia! Viva Macaroni Frivoli! Viva mé!

Le pensionnaire de l'Etat

A Horace Crépault

Bonjour, messieurs, mesdames.

Il y a fort longtemps que nous ne nous sommes vus, n'est-ce pas? J'ai été absent durant six mois. Je les ai faits, mes six mois, à Bordeaux.

Un de mes amis, qui est juge, a prétendu que l'air de la ville était mauvais pour ma santé et il m'a recommandé la villégiature. Il m'a envoyé au château Gouin à Bordeaux; je n'ai pas pu refuser son offre.

Le juge qui m'a envoyé à cet endroit est un ami à moi, du reste je me fais des amis partout où je passe, ainsi, à la prison, pardon au château Chose, mon ami le gouverneur, (vous voyez que j'ai de belles relations, un gouverneur) eh! bien, mon ami le gouverneur avait tellement peur de moi, c'est-à-dire tellement peur de me voir partir, qu'il m'enfermait à clef dans ma cellule, ma chambre, tous les soirs.

Même, certains jours, où j'avais manifesté le désir d'aller respirer l'air frais du dehors, il m'a attaché au plancher avec de grosses chaînes. Quand on tient à quelqu'un!

Je n'étais pas le seul invité au château, il y en avait d'autres. Tous des gens très bien, des gens qui pouvaient signer leurs chèques pour n'importe quel montant, c'est même pour cela qu'ils étaient là.

Deux fois par jour, nous avions des danses. Je m'en rappelle même une que j'aimais beaucoup. Ce n'était pas précisément une danse, c'était plutôt un genre de "two-steps".

Chaque matin, au signal donné, chaque invité sortait de sa cellule, de son appartement, veux-je dire, se plaçait la main sur l'épaule de son voisin, et au deuxième signal, nous dansions tous comme cela (imitant la marche des

prisonniers) (1) une, deuss, une, deuss, une, deuss, et ceux qui dansaient le mieux étaient autorisés à casser des cailloux tout le reste de la journée.

Ah! j'ai passé six bons mois dans cet endroit.

Malheureusement, je me suis si bien conduit que j'ai perdu ma place. Dans cet endroit, plus on se conduit bien, moins on nous garde longtemps, le talent et la bonne volonté ne sont pas récompensés. Plus on travaille, plus on nous fiche vite à la porte.

Ah! j'ai conservé de bien doux souvenirs de mon passage à Bordeaux, mes muscles se sont raffermis. Avant d'aller là, je pouvais prendre un policeman et le terrasser, maintenant, j'en pulvérise deux le temps de crier: chemin de fer. Vous voyez que la prison... le château Gouin a du bon. Je ne puis faire mieux que de vous souhaiter, à vous aussi, une petite villégiature de quelques mois dans ce lieu enchanteur.

(1) Comme la plupart de mes lecteurs connaissent bien cette marche, je crois inutile de la leur enseigner.

Un homme marié

à Armand Leclaire.

Oui, c'est moi, c'est bien moi, vous ne me reconnaissez plus, n'est-ce pas?... Il n'y a rien de surprenant, je ne me reconnais pas moi-même.

Moi, si gai, l'année dernière, si jovial, toujours le sourire aux lèvres; vous vous rappelez. Maintenant, je suis triste, sombre comme un jour sans viande, comme une porte de bar.

C'est qu'il s'est passé un évènement dans ma vie, depuis l'année dernière. J'étais garçon à cette époque-là... Ça ne me coûtait que dix dollars par année pour être heureux. Maintenant, je suis marié... avec une femme, une jeune femme qui me rendrait très heureux si elle n'avait pas sa mère. Ah! sa mère! Sa mère!

Vous ne la connaissez pas ma belle-mère; c'est une femme d'énergie, elle sait vouloir ce qu'elle veut; elle est tenace; elle a du caractère! Son mari est mort de l'avoir épousée. Un bien brave homme son mari; il est mort trop tôt, je ne l'ai pas connu. Ma belle-mère n'a jamais été capable de se remarier. Alors, elle en veut à toute la "race" masculine, et c'est moi qui suis le souffre-douleur, c'est moi qui paie pour les autres.

Quelque temps après mon mariage, ma belle-mère me prit à part et me dit: "Vous savez Narcisse — tout le monde ne peut pas s'appeler Alphonse — qu'en prenant ma fille vous avez épousé une famille. Vous avez maintenant des responsabilités, des devoirs. Il faut que vous travailliez pour subvenir aux besoins de la petite famille que vous allez élever, il faut... etc., etc. Ça a duré pendant une heure et trois quarts.

C'est depuis ce temps-là que je travaille. Je suis employé dans une manufacture de dominos. Je pose les points noirs sur les "doubles-blancs". C'est pas éreintant, et puis ça a un avantage, c'est que ça me tient éloigné de mon crampon pendant quelques heures chaque jour. C'est toujours ça de gagné. Ma belle-mère a toutes les qualités que peut avoir la vôtre, monsieur; la vôtre aussi, à vous, là-bas. (Il indique quelqu'un dans l'assistance.)

Quelle vieille chipie!

Entre autres qualités, ma belle-mère a celle de faire les meilleures tartes du quartier; c'est elle qui le dit, du moins.

Vous voyez le trou béant que l'on aperçoit dans le fond de ma bouche? Ici, là, il y avait des dents jadis, à cette place; elles n'y sont plus, je les ai laissées dans une des tartes de ma belle-mère.

Un jour, je me suis révolté, j'ai osé lui dire que ses tartes n'étaient pas bonnes. Ah! mes enfants, qu'est-ce que j'ai pris pour mon rhume? Jamais je ne recommencerai. Il m'est tombé sur le ciboulot une avalanche de gros mots, de tartes, de meubles. Ah! qu'est-ce que j'ai pris? Vous n'étiez pas encore au monde, que je faisais déjà des tartes, vaurien, puceron, horreur, monstre. Tout le répertoire y a passé. Je ne pensais jamais d'en sortir vivant.

Ma belle-mère mange comme une ogresse — pas ses tartes, par exemple, tout, mais pas cela. Un jour elle s'est étouffée avec une carcasse de poulet. Ma femme a fait venir un médecin. Moi, je voulais en faire venir trois, plus il y en a, n'est-ce pas? Le médecin lui a enlevé sa carcasse... de poulet et m'a recommandé de l'envoyer dans un endroit chaud. Je lui ai proposé le four crématoire, mais il m'a répondu que ce n'était pas assez chaud pour elle. Alors, j'ai été chercher la hache et je m'apprêtais à l'envoyer chez le diable, tout droit, lorsque mon médecin, mon excellent médecin m'a dit qu'elle ne serait pas admise en enfer. J'ai été reporter ma hache et j'ai gardé ma belle-mère. Oh! mais pas pour longtemps; je dépéris, je fonds à vue d'oeil.

Vous m'avez vu l'année dernière, je n'étais pas mal, n'est-ce pas? Regardez-moi aujourd'hui. J'ai une figure de papier-maché; j'ai le corps comme une carte postale transparente. J'ai remarqué, l'autre jour, en me promenant au soleil, que je ne projetais pas d'ombre derrière moi... c'est triste, avouez-le. Quand on était beau et bien fait comme je l'étais, de se voir tel que vous me voyez. Ah! jeunes gens, vous tous qui avez l'intention de vous marier, étranglez la mère de votre future avant votre mariage, ou gare à vous. Ou, ce qui est encore mieux, payez dix dollars et restez garçon "ad vitam aeternam". C'est la grâce que je vous souhaite.

Sous le gui

A Julien Daoust

Vous avez tous connu Albina, la grande Albina qui sert la crême à la glace et les Sundae-Cups au restaurant grec tenu par M. Métonbeclamonpoulos. Moi, je l'ai bien connue la grande Albina, oh! très bien connue; elle fut l'idole de mes rêves pendant trois mois; pendant trois mois j'ai songé à en faire ma femme; pendant trois mois je me suis démoli l'estomac à manger de ses crêmes à la glace brunes, blanches et roses.

Que voulez-vous?... Quand on aime!...

Moi, je l'aimais la grande Albina. Je l'aimais avec passion, avec frénésie.

Les dimanches qu'elle ne servait pas de crême à la glace au restaurant Métonbecla... etc., je la voyais chez elle. Elle demeurait avec sa mère. Une bien brave femme, sa mère. Elle m'aimait beaucoup, sa mère; et je le lui rendais. Elle était veuve, veuve de son mari qui était mort le jour même qu'elle est devenue veuve. Drôle de coïncidence, n'est-ce pas? C'était une femme très bien conservée. Elle se passait la peau du visage tous les matins dans un onguent électrique et se peignait avec des gros rouleaux, comme Mary Pickford. Ça lui allait très bien. Je crois que je me serais très bien entendu avec ma belle-mère, si j'avais pu m'entendre avec la fille, mais il n'y a pas eu moyen. Je me suis brouillé avec Albina le jour de Noël. Elle a voulu me faire "manger de l'herbe". Je vais vous expliquer comment. Comme je crois vous l'avoir dit tout à l'heure, ça faisait trois mois que tous les jours je passais mes soirées au restaurant Métonbecla... etc., afin d'être plus près de ma chère Albina — dans ce temps-là c'était ma chère Albina. Vers les minuit j'allais la reconduire chez elle, et je revenais le coeur heureux. Le dimanche, je passais la soirée avec elle dans son petit salon rose, assis tous les deux sur son petit canapé bleu. Ah! le cher petit canapé bleu! Qu'il était étroit le petit canapé bleu! Qu'on était tassé sur le petit canapé bleu! Qu'on était bien sur le petit canapé bleu!

C'est dessus que je lui ai dit des choses, des choses qu'on se dit quand on s'aime. Et on s'aimait Albina et moi — du moins je le croyais. Quand je lui parlais elle baissait les

yeux, et son éloquent silence me disait que mon amour était partagé.

Mais le croiriez-vous, malgré l'amour que j'éprouvais pour Albina, jamais mes lèvres n'avaient pu effleurer les siennes. Albina était froide comme les crêmes à la glace qu'elle vendait. Elle m'aimait mais à sa manière. Aussi j'attendais avec impatience l'arrivée du jour de Noël, car à Noël, n'est-ce pas, mesdemoiselles, on peut se permettre des privautés qu'on ne peut pas se permettre en d'autres temps. Je vous vois sourire, hein, vous connaissez bien ça? Tiens! tiens! il ne faut pas rougir. Toujours est-il que j'attendais la Noël pour déposer mon baiser brûlant sur ses lèvres purpurines.

Noël arriva. L'après-midi, Albina ne vendait pas de crême à la glace ce jour-là, je me présentai chez celle que j'aimais. Elle me reçut à bras ouverts, me fit enlever mon paletot, mes gants, mon chapeau et déposer ma canne dans le passage, puis me prenant par les deux mains, elle m'entraîna dans le petit salon rose. Je me dis en moi-même: "Ça y est, elle en veut autant que moi. Elle va me sauter au cou". Mais elle ne me sauta pas au cou. Elle me fit placer au milieu du salon rose, et elle attendit. Elle me souriait. Je lui souris. Nous nous sourîmes. Nous devions avoir l'air idiot. Elle ne dit pas un mot; je ne parlai pas. Un long silence. Une mouche gelée au plafond tomba sur le tapis; je l'entendis tomber et se fracasser le crâne sur le plancher. Mauvais présage. Albina était debout devant moi et me souriait. Qu'est-ce qu'elle me voulait? Je ne comprenais plus rien à ses manières. Elle était bizarre, étrange. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Je regardais le petit canapé bleu, vide et qui semblait nous inviter et je me disais en moi-même: "Va-t-elle m'inviter à m'asseoir?" Mais elle ne m'invita pas. Je commençais à me sentir intimidé, inquiet. J'étais toujours debout au milieu du salon, comme un coq sur la glace et... je ne parlais.

Albina la brisa, la glace:

— Eh bien, mon cher, savez-vous où vous êtes en ce moment?

— "Oui", que je lui répondis. "Je suis dans votre salon." Cette réponse était simple et peu compromettante.

Albina poursuivit:

— Oui, mais regardez au-dessus de vous. Que voyez-vous.

Je levai la tête.

— Je ne vois rien, lui répondis-je. Je commençais à me demander si elle devenait folle.

— Vous ne voyez rien?... Eh bien, mon cher, vous êtes sous l'électrolier. Et que voyez-vous accroché à l'électrolier?

Je levai une deuxième fois la tête et je finis par apercevoir, accroché à l'électrolier, devinez quoi?... un petit paquet d'herbages suspendu juste au-dessus de ma tête.

J'avais compris. Albina me faisait "manger de l'herbe".

C'était clair comme une nuit sans lune.

L'air navré, je regardai Albina dans le blanc des yeux; elle se tenait debout à mes côtés, tout près de moi et elle souriait, l'ingrate.

Elle brisait ma vie et elle souriait. Elle m'enfonçait un poignard dans le coeur et elle souriait.

Rapide comme l'éclair, je jetai un coup d'oeil sur le petit canapé bleu, témoin de mes amours, je laissai errer mon regard sur le papier peint des murs et sur les chromos des ancêtres d'Albina, puis à pas lents, je me dirigeai vers le passage pour prendre mon paletot, mon chapeau, ma canne et mes gants.

Albina avait une petite larme dans chaque oeil. Ça lui faisait tout de même quelque chose de me voir si indépendant devant elle. Mais j'avais compris. J'étais de trop dans la maison. Elle m'avait donné un rival, nous étions deux sur la ligne et c'est moi qui "mangeais de l'herbe".

Sans dire un mot, je mis mon paletot et mes gants, sans dire un mot, je pris mon chapeau et ma canne, sans dire un mot, je sortis de chez Albina.

Mais voyez comme les femmes sont drôles; elle voulait me retenir, mais moi, je ne me suis pas laissé faire. Je ne suis pas aussi idiot que j'en ai l'air. Il ne faut jamais se fier aux apparences.

Depuis ce jour, je n'ai plus mangé de crême à la glace au restaurant grec de monsieur Métonbecla... etc., et je me méfie des jeunes filles qui ont des "herbages suspendus à leur électrolier".

La petite maman moderne

(La petite fille entre avec sa poupée dans les bras.)

Vous la trouvez jolie, ma poupée, n'est-ce pas?... C'est le Bonhomme Noël qui me l'a apportée le jour de l'an dernier. Elle n'était pas habillée lorsque je l'ai reçue, c'est maman qui lui a fait la jolie robe que vous lui voyez.

C'est une poupée très sage et très moderne: elle va à l'école. Oui, monsieur, oui, madame. Sa maîtresse est très satisfaite d'elle.

Elle parle. Elle dit: papa, maman!

Sa maman, c'est moi; je vous présente sa maman (elle salue). Quant à son papa, elle ne l'a jamais connu, moi non plus, du reste. On ne s'en est jamais plaint, ni l'une, ni l'autre.

Ma poupée est une poupée moderne, elle n'embrasse jamais sa maman parce qu'il y a des microbes dans les baisers. L'autre jour, Cartouche, notre vilain chien, est venu lui lécher le visage. Il a fallu que je lui donne un bain stérélisé et que je la lave au savon antiseptique. Ah! les enfants! C'est beaucoup de trouble, allez. Ma poupée est si bien élevée! Je ne veux pas, plus tard, avoir à rougir d'elle.

Ma poupée a son ardoise à l'école, et elle se sert de gants en caoutchouc lorsqu'elle va au tableau noir; elle a son bâton de craie pour elle seule, et personne n'y touche en dehors de moi. Il y a tellement de microbes partout.

C'est une enfant moderne comme sa maman. J'ai toujours mes deux tubes de germicide et mon inhalateur.

Ma poupée a son certificat de médecin placé dans un petit étui antiseptique. Elle a été vaccinée dernièrement par un grand docteur. Le même que sa maman.

(A sa poupée): "Mais qu'est-ce que je vois? Mademoiselle ose aspirer le même air que tout le monde? Oh! mais je ne veux pas, je t'ai déjà défendu de respirer en public. Pour te punir, tu vas aller te coucher immédiatement. Oh! et surtout ne pleure pas.

Allons, dis bonsoir à tout le monde. Bonsoir! Bonsoir! Non, n'embrasse personne, fais simplement un petit signe avec ta main, pas trop violent pour ne pas agiter les microbes. Bonsoir! Bonsoir!

(Elle sort avec sa poupée.)

à Gustave Labelle.

J'aime la musique!

La musique c'est mon plaisir, mon seul plaisir!

Je suis une nature mélomane.

Il n'y a que lorsque je gratte une corde ou que je taquine l'ivoire que je suis heureux.

Quand je vais dans le monde, mon plaisir c'est de faire danser les invités. J'accompagne les lanciers, les quadrilles, les "sets" américains. Ah! les "sets" américains! C'est mon plaisir.

Je suis professeur de musique. J'enseigne (pas du nez) non, la musique. Tous les instruments à cordes: le piano, le violon, la guitare, la mandoline, le banjo, etc., etc. Ah! les instruments à cordes, c'est mon plaisir!

J'ai un joli petit atelier où je reçois mes élèves, hommes et femmes ,car j'enseigne aussi aux femmes. Aux jeunes filles aussi. Ah! les jeunes filles, c'est mon plaisir!

J'ai une méthode différente pour les jeunes filles et pour les jeunes gens. Pour les jeunes gens je me sers d'une petite baguette. Je promène la baguette sur le morceau de musique puis sur la note du piano, lorsque j'enseigne le piano, bien entendu; car, lorsque c'est la guitare, n'est-ce pas, vous comprenez? Pour les jeunes filles, je lâche ma baguette, je leurs prends la main délicatement, c'est mon plaisir, je place leur petite menotte sur la partition, puis, après, sur le piano: do, do, do, ré, ré, ré.

Vous voyez d'ici ma méthode. Elle est simple, ingénieuse et... compensatrice. Je serais le virtuose le plus heureux de la terre, si...

Je suis marié... avec une femme. Une ancienne veuve... dont le premier mari est mort... avant mon mariage. Une femme charmante! Je l'ai épousée pour mon plaisir.

Elle a toutes les qualités. Elle n'a qu'un seul défaut: elle a le nez "fin". Elle a fait mettre des grands rideaux en cretonne dans la porte de mon atelier afin de pouvoir mieux surveiller... le professeur des élèves de son mari.

Si je suis cinq minutes sans jouer, lorsque je donne un cours à un élève-femme (mes élèves-hommes ne l'inquiètent pas), si je suis, dis-je, cinq minutes sans jouer, j'entends deux petits pieds se glisser subrepticement sur le tapis moelleux du passage et un oeil, un seul oeil scrutateur se montre dans l'ouverture des rideaux de cretonne. Mon plaisir est fini et la leçon reprend: Do, do, do, ré, ré, ré, do, ré, mi, fa, sol.

Un jour (ma paupière devient humide chaque fois que je revois cette scène), je donnais une leçon de banjo à une petite blonde péroxidée, délicieuse, qui vous avait des yeux à tenter saint Antoine, et des joues fraîches comme une poire, comme une pêche, veux-je dire.

Lui donner sa leçon, c'était mon plaisir. J'avais presque honte de me faire payer par elle. Mais il faut vivre, s'pas?

Le jour en question, je lui enseignais, sur son banjo, à jouer l'air de Faust: "Faites-lui mes aveux, etc." Les sons que l'ivoire, dans ses doigts légers, faisaient sortir de l'instrument divin me transportèrent dans l'Olympe. Je penchai légèrement ma tête rêveuse et l'appuyai sur sa blanche épaule et je me perdis dans une extase divine.

Un petit soulier de satin rose, lancé d'une main sûre, passa subitement par l'ouverture des grands rideaux en cretonne et vint s'abattre sur mon occiput.

Le charme était rompu, la leçon de banjo aussi.

Ma petite élève blonde péroxidée vida les lieux subito presto. Je restai seul avec ma femme, pas pour mon plaisir! hélas!

Depuis cet incident, je fuis les blondinettes, Cependant, je donne toujours des leçons, car la musique, c'est mon plaisir; seulement je me sers de ma baguette pour les hommes comme pour les femmes.

Ah! la musique! C'est mon plaisir. Mon seul plaisir!

Mon amour

à Pierre Durand.

Le soir, lentement, descendait sur la terre. Les rayons de la lune opaline venaient caresser les nids endormis dans les arbres. La rose et le lis rêvaient dans leur béatitude. Les panais et les choux-de-Siam songeaient à leur destinée future. Toute la Nature avait ce parfum enivrant qui se dégage des pharmacies et des chambres mortuaires. Tout s'aimait!

Elle était à mon bras; nous nous promenions sur la route déserte et sombre, et, comme j'avais des milliers de choses à lui dire, je ne lui parlais pas. Nous nous aimions!

Nous mêlions notre silence au silence des grands bois ombreux. On n'entendait que le bruit du sable qui grinçait sous nos pas et les vaches des environs qui beuglaient. Je l'aimais.

"Je t'aime! lui disais-je, je t'aime et je t'adore. A tes côtés je naviguerai sur l'océan de la vie, avec autant de tranquillité que dans une chaloupe plate Verchères. Je t'aime!

Notre vie sera un enchantement perpétuel, un morceau de piano automatique ou d'accordéon. Je t'aime!

Tu fus, es, et sera mon étoile du soir, ce soir, hier soir, demain soir et tous les autres soirs passés et à venir; et au jour de l'an, l'année prochaine, t'auras un beau manteau en peau de phoque. Je t'aime!

Laisse glisser subrepticement la manche de mon habit de quinze piastres autour de ta taille de sylphide, et laisse-moi te dire que tu es mon idole idolâtrée pour la vie et que je t'emmènerai aux petites vues la semaine prochaine. Je t'aime.

Mon amour, pour toi, est profond comme la mer sans fond, comme l'infini des cieux, comme une farce de journaliste. Je t'aime!

Les fraises, les tomates et les gadelles peuvent perdre leurs belles couleurs, mais mon coeur, tu ne le perdras jamais, il est tout à "toé". Je t'aime!

Un amour comme le mien est aussi rare qu'un dollar dans la poche d'un poète ou qu'une conscience dans un corps d'échevin. Je t'aime!

Je t'aime à la folie. O mon amour, je ne travaille pas, mais toi, tu as une bonne place, tu gagnes pour deux. Je t'aime!

Jē t'aime dans la paquerette des CHAMPS, dans le CHANT des oisEAUX, dans les EAUX du LAC, dans le LACté de ta PEAU, dans ta PAUvreté, je t'aime!

Je t'aime pour ta bouche vermeille, tes yeux rêveurs et tes lèvres roses. Je t'aime pour tes jambes croches et tes fausses dents. Je t'aime!

Je t'aime dans les rayons de la lune opaline. Je t'aime dans les panais et dans les choux-de-Siam! Je t'aime dans les roses! Je t'aime dans le soir descendant lentement sur la terre. Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

Not'médecin

A Madame Nozière.

Mon médecin est un très grand médecin. C'est un homme de génie, il est eu-génis-te. Il n'y a aucune maladie ni aucun malade à son épreuve, il peut guérir toutes les maladies, même lorsque c'est le coeur qui est atteint. Dernièrement, il a guéri une jeune fille que je connaissais bien. Elle avait le coeur malade, la pauvre enfant. Il l'a guérie. Il l'a épousée. Depuis ce jour, elle est très bien, je vous remercie.

Ah! c'est un grand médecin!

Dernièrement, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a dit avoir été drogué et volé. Je lui ai demandé pourquoi il ne s'était pas plaint à la police; il m'a répondu qu'il n'en avait pas le droit, car c'était mon médecin qui l'avait drogué et volé.

Dernièrement j'ai eu une indigestion. J'ai vivement fait venir mon médecin. Il m'a dit que je ne mastiquais pas assez mes aliments. Il m'a demandé si je savais pourquoi le bon Dieu m'avait donné des dents. Je lui ai répondu que le bon Dieu ne m'avait pas donné de dents, qu'il m'avait fallu les acheter.

Une voisine était à deux pas de la mort, eh! bien, il lui a aidé à faire les deux pas. Avant de mourir il lui a demandé si elle avait un souhait à formuler; elle lui a répondu qu'elle aurait souhaité avoir fait venir un autre médecin.

Ah! c'est un grand médecin!

J'avais un ami qui était atteint d'une drôle de maladie: il ne pouvait plus cracher. Il est allé trouver mon médecin et celui-ci lui a fait cracher la somme de dix dollars pour sa consultation. Depuis ce jour, mon ami est guéri. Il crache.

La semaine dernière mon médecin a été appelé dans une famille irlandaise, pour un homme qui se mourrait. En en-

trant dans la maison, mon médecin a demandé à la femme si l'homme était mort depuis longtemps. Elle lui a répondu qu'il n'était pas mort, que c'était le fromage qu'il avait mangé qui sentait ainsi. Ah! c'est un grand médecin!

C'est lui qui a dit à ma soeur qu'elle avait besoin de repos; il lui a recommandé de ne plus parler.

Mon médecin ne soigne que les gens chics. Tous ses clients ont l'appendicite. Dernièrement un de ses clients devait subir une opération, je lui ai demandé s'il croyait qu'il pût subir une semblable opération; il m'a répondu que oui, car son client était millionnaire.

Quand mon père a été malade, il a été guéri par lui. Mon père lui a dit qu'il se souviendrait éternellement de lui et qu'il n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour lui. Alors mon médecin lui a dit de ne pas oublier également qu'il lui devait 14 visites à 15 dollars la visite. Cela a un peu refroidi l'enthousiasme de papa.

Ah! c'est un grand médecin!

Il a une très forte clientèle, il vit comme un millionnaire; il prend la vie facilement.

Le rêve

à Ernest Valhubert.

La semaine dernière, mon ami Alphonse me dit: "Viens donc faire un tour chez moi, demain. J'ai invité des amis, ma femme est sortie, la tienne est absente, tout est pour le mieux. Puis-je compter sur toi?"

J'acceptai l'invitation. Pouvais-je refuser? Non, je ne pouvais pas refuser. Alphonse est un ami intime, on fait nos petites folies ensemble, on n'a pas de secrets l'un pour l'autre.

Le lendemain, je me dirigeai vers la demeure d'Alphonse. Il y avait déjà là une dizaine d'amis. Mon copain avait bien fait les choses. Le ginger-ale, le soda et un autre liquide coulèrent toute la soirée et une partie de la nuit. Vers trois heures, je sentis un mal aux cheveux. C'était le ginger-ale qui commençait à faire son effet. Je serais très heureux si vous pouviez me dire comment je me suis rendu chez moi, car je ne m'en suis pas aperçu. J'avais les jambes et l'esprit complètement ankylosés. Je me mis au lit, je m'endormis du sommeil du juste et à ce moment... je mourus.

Je montai au ciel, droit, tout droit... jusqu'à la porte.

Une fois là, je réalisai qu'il était trop tard pour le repentir. Saint Pierre ne voulut pas me recevoir. D'un coup bien appliqué de sa sandale il me rejeta en dehors de la céleste enceinte, et sur le seuil j'attendis qu'il revint à de meilleurs sentiments.

Je me trouvais dans une rue très passante. Je m'assis sur la bordure du trottoir et regardai passer les candidats au salut éternel.

Un italien se présenta le premier et voulut franchir le seuil sacré: "Buon San Pietro, mes jiours de peanuttas et mes nuits de bananas sont passati et z'arrive pour zouir du bounhour éternel".

Mais saint Pierre ne voulut pas le recevoir sous prétexte qu'il avait fait des profits exorbitants. Le macaroni vînt donc s'asseoir avec moi, sur la même bordure du même trottoir.

Après quelques instants, un youpin se présenta à son tour.

"Pon zaint Bierre, z'est moi, che zuis mort, c'hai fait le ponheur de mes gonzitoyens en fentant tes marchantises à pien pon marché. Che veux endrer bour mettre la pelle gouronne gue le pon Tieu rézerfe aux élus".

Mais saint Pierre lui dit qu'il n'y avait pas de place pour les apôtres du "bedit gommerce". Le juif vint nous retrouver, l'italien et moi, et en pleurant comme des jeunes vaches, nous faisions notre "mea culpa".

Un allemand se présenta à saint Pierre: "Vell, Broder Beter, gue viens, vergiss mein nicht, ché fendu te la ponne pière toute ma vie, Deutsland uber Alles, Che feux endrer tant le baradis. Gott mitt Uns".

Mais saint Pierre le repoussa en lui disant: "Vade Retro Satanas, les Allemands ne verront pas le royaume des cieux!

L'allemand vint nous retrouver, il empestait la choucroute, nous étions en bonne compagnie.

Un irlandais se présenta à son tour.

"Begorrah. Good morning. Grand saint Peter, how do you do old man, c'est moé Moses, Patrick O'Flanagan, j'ai toujours été oune bonne garçonne, j'ai travaillé comme oune chienne pour nourrir Brigide, Margaret et Kity, les trois femmes que j'ai épousées les unes après les autres. Ah! j'ai bien lutté pour le Struggle for life et la Home Rule".

Mais saint Pierre l'envoya nous rejoindre. Nous nous regardions les uns les autres d'un air penaud.

Tout à coup un épais nuage nous enveloppa et nous fûmes tous précipités en enfer; c'est à ce moment-là que je me suis réveillé.

Ah! quelle nuit! Ah! quel cauchemar! Et dire que c'est la faute à ce malheureux ginger-ale de mon ami Alphonse.

Ah! le ginger-ale!

On demande une jeune fille

à Fred. Barry.

Mesdemoiselles, je demande une jeune fille qui consentirait à me transformer en ange en m'épousant.

Allons, mesdemoiselles, y en a-t-il une parmi vous qui voudrait se dévouer?

J'ai passé mes plus belles années dans les salles de pool et dans les grands clubs mondains, où j'ai laissé une partie de ma fortune, que dis-je une partie, toute ma fortune!... Y a-t-il une jeune fille qui veut me prendre?

Vous, mademoiselle? Vous qui êtes si blonde, voulez-vous d'un pauvre hère comme moi? Vous avez l'air en bonne santé, vous êtes très jolie, vous semblez riche, si j'en juge par votre toilette. Voulez-vous consentir à faire un ange du méchant diable que je suis? Non? Vous ne voulez pas? Oh! cela m'est égal. Vous n'êtes pas la seule, il y en a d'autres. Ce n'est pas l'embarras du choix qui manque. A une autre.

Vous, mademoiselle, vous, ma gentille brunette aux yeux bleus, vous n'aimeriez pas à me confier votre bonheur afin que je puisse faire le mien en même temps? Vous avez l'air courageux, énergique, vous êtes la femme qu'il me faut. On voit le rêve errer dans vos jolis yeux. Voulez-vous avoir pitié de moi. Vous semblez bonne, vous semblez douce. Si le coeur vous en dit, levez la main et je suis à vous. Je vous épouse dans 48 heures? Vous ne voulez pas lever la main? Ah! vous ne savez pas ce que vous perdez.

Tant pis pour vous. Je vais essayer ma chance ailleurs. Une fois, deux fois, trois fois. Trop tard. A une autre.

Ah! la voilà celle que j'aime. Bonjour, mademoiselle. Vous qui avez les cheveux châtains, vous devez voir à ma mine que c'est vous que j'aime, que vous êtes l'élue de mon coeur! Ah petite châtaine, je vous aime à en mourir!

Voulez-vous m'épouser avant qu'il ne soit trop tard? Vous souriez? Ah! je vois que vous allez consentir. Comme c'est gentil à vous d'unir votre beauté, votre jeunesse et votre sourire à un pauvre bougre comme moi! Je vois mes yeux se mirer dans les vôtres comme dans un clair ruisseau. Si vous connaissiez les trésors d'amour que mon pauvre coeur

a thésaurisés pour vous. Comment? Vous dites? Eh. madame, ne poussez pas votre fille, laissez-la libre de faire son bonheur et le mien. Ah! madame, ne niez pas, je vous ai vue. Vous n'êtes pas gentille, madame, je ne vous en fais pas mon compliment. Si vous aviez aimé votre jeune fille, vous... Heureusement que je ne l'aimais pas encore à la folie, votre jeune fille, sans quoi, vous auriez été cause d'un malheur.

Oh! mais qu'est-ce que j'aperçois? Une rousse. Une rouquine. Ah! mademoiselle, vous faites du feu.

Il y a si longtemps que je cherche à épouser une rouquine. Ah! mademoiselle, mon coeur est pris, et je vois avec plaisir que je ne vous suis pas indifférent. Oh! mademoiselle, ne rougissez pas. La vie d'un homme est une chose si précieuse et vous avez raison de m'aimer, car vous m'aimez, je viens de le lire dans vos grands yeux clairs. Mon coeur est une rose non encore effeuillée! Vous voulez bien unir mon automne à votre printemps, votre jeune coeur au mien? -Mais, pardon, qu'est-ce que j'aperçois à vos côtés, un monsieur, et à votre doigt, un anneau? Oh! je vous demande pardon, monsieur, je ne savais pas que mademoiselle votre femme fut mariée avec vous. Permettez-moi de vous féliciter bien chaleureusement! Ah! monsieur, vous êtes cruel, en faisant votre bonheur vous avez brisé ma vie.

Enfin, n'en parlons plus. C'est dommage, car votre petite rouquine me plaisait beaucoup! Enfin, ce sera pour une autre fois. Cependant si vous aviez l'intention de mourir, prévenez-moi.

Alors, dans toute cette salle, il n'y en a pas une qui veut bien consentir à m'épouser? Personne. Pas même une! Une petite? Petite comme ça?

C'est la timidité qui vous empêche de parler et de vous déclarer? Si c'est cela, attendez-moi à la sortie, vous n'aurez qu'à prendre ma main, lorsque je passerai, à la presser violemment contre votre petit coeur, et à me dire: "Je vous aime!" Ce sera suffisant, j'aurai compris!

Quinze jours plus tard la jeune fille sera ma femme... L'offre est alléchante, n'est-ce pas? Allons, quelle sera l'heureuse gagnante? Ne vous bousculez pas à la sortie. Réfléchissez bien, la chose en vaut la peine. A tout à l'heure, à la sortie.

Le champion

à Arthur Lapierre.

(L'artiste entre en scène la poitrine constellée de décorations et de médailles.)

Vous vous demandez, sans aucun doute, d'où viennent ces décorations qui ornent mon augusfe poitrail? Vous me prenez pour un collectionneur de médailles. Pas du tout. Ces médailles et ces rubans multicolores ont été gagnés par moi dans différents concours et tournois où je suis sorti vainqueur. J'ai gagné celle-ci dans un concours de tartes "à la ferlouche". Il s'agissait de manger sa tarte le plus vivement possible; je suis arrivé premier sur 2,843 concurrents.

Celle-ci a été gagnée dans une course. C'était pendant la dernière guerre. Il n'y a pas un Allemand qui a été capable de me rejoindre.

Celle-ci vient d'un concours de chien. J'ai eu le premier prix.

Celle-ci a été gagnée dans un concours psychologique; j'ai pu enregistrer le nombre de soupirs et d'oeillades de deux amoureux qui causent au salon, sous le tendre regard de la mère de la demoiselle.

J'ai gagné celle-ci dans un concours de mathématiques et de précision. J'ai trouvé un cheveu sur le crâne d'un chauve et je l'ai coupé en 72 parties de poïds égal, sans l'aide d'un microscope.

Celle-ci m'a été attribuée dans un concours d'animaux gras; j'avais le plus beau PORT.

Cette médaille a été gagnée par moi. Il y avait 12,435 concurrents. Il s'agissait de voir quel serait celui qui resterait le plus de jours en grève durant l'année. J'ai passé exactement 365 jours, 6 heures et 6 minutes.

Celle-ci vient d'un concours agricole; c'est ma femme qui avait la plus grosse citrouille.

J'ai gagné celle-ci dans un concours d'endurance. Il s'agissait d'écouter parler notre député sans s'endormir. Je l'ai écouté exactement pendant 6 minutes et 16 secondes. J'ai gagné le prix, tous les autres auditeurs dormaient.

Cette grosse médaille qui resplendit sur ma poitrine m'a été donnée dans un concours littéraire; cette médaille de bronze, dans un concours musical; celle-ci en argent, dans un concours dramatique. J'étais le seul concurrent dans ces concours.

Ce ruban jaune est une décoration étrangère qui me vient du gouvernement de l'Ontario. Je l'ai gagné dans un concours de Parisian French organisé par le gouvernement de la province soeur.

Ce gros crachat que vous voyez ici me vient de ma belle-mère qui... Diable, je l'aperçois dans la salle.

Bonsoir tout le monde!

Aventure de Tizoune Latuque et de son oncle Joson

A mon frère.

Vous avez tous connus Tizoune? Voyons... Tizoune Latuque, qui se promenait toujours sur la Catherine avec la grande Joséphine, la fille au père Lalancette de la rue Panet, en bas.

Eh ben, j'va vous raconter ane aventure qui y est arrivé pas pu tard que le mois passé. T'nez, rien que d'y penser, j'en ai des mals de ventre dans le côté drette. J'va vous narrer ça.

Faut vous dire d'abord que Tizoune Latuque était un garçon ben trop smart pis ben trop swell pour rester longtemps dans la paroisse de St-Tite, ousque ses défunts père et mère l'avait fait naître, pas mal de temps auparavant. Y avait pas encore quinze ans, qu'il avait déjà quitté son vieil oncle Joson qui avait veillé sur son enfance en fleur pour venir à Marial gagner sa vie dans une fact'rie d'claques. Mais, comme vous le savez tous, Tizoune était pas un fou, comme vous et moé, y avait du sang des Latuque dans la sienne.

Au bout de quelque temps, y a sacré là la fact'rie d'claques, pis y s'est lancé dans l'immeuble. Ben, c'est là-d'dans qui en a faite... d'l'argent, non, mais y en a t'y faite. C'est ben simple, ses poches de culotte étaient pas assez grandes pour tout mettre. Ça rentrait comme qui aurait dit à plein ciaux. Y s'était acheté ane belle automobile pour promener son "pleuma" les dimanches et jours de fête, dans les rues de Marial.

Quand y passait avec elle dans son "char", c'est ben simple, toutes les filles du faubourg Québec en oubliaient de machouiller leur gomme.

Dernièrement, y prit fantaisie à Tizoune d'aller voir son oncle Joson à St-Tite de Champlain.

Y partit avec son automobile et arriva à St-Tite, sans accident.

L'oncle Joson était médusé. Y savait pas si y devait admirer davantage son neveu ou l'automobile. Parce que faut vous dire qu'à St-Tite, y a ben moins d'automobiles que d'alambics. Les alambics y en a à toutes les portes, mais des automobiles y en a pas pantoute. L'oncle Joson, lui, en avait

jamais vu, pourtant, c'était un des plus vieux de la place.

— Quoiqu'c'est donc ça? qui demanda à son neveu, en y montrant l'automobile.

— Ça, mon oncle, c'est ane automobile.

— Ane sacré belle barouche, vieux bout d'saumure. Pis ça marche tout seu, j'cré ben. Fait moé donc faire un tour là-d'dans.

L'oncle Joson, pis Tizoune embarquent, pis on part.

Y a pas d'sacré guerlangue là-d'dans, mais ça marchait quasiment aussi vite que la grise quand les chemins sont beaux.

Mais v'là t'y pas que le sacrape de Tizoune s'met à faire d'la vitesse.

— Ah! ah! fais pas l'fou ,que dit l'oncle Joson, tu fais marcher ça que j'peux même pas compter les poteaux; y é vrai que moé j'sais pas compter.

Tizoune donne du 60 à l'heure.

V'là l'oncle Joson qui s'lamente à tous les saints du paradis et d'ailleurs.

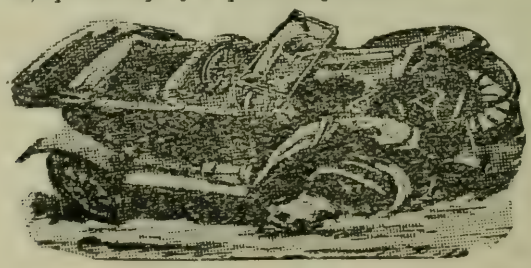
— Bonne Ste-Anne du Nord, j'sus t'en chasse-galerie, ta wagine est possédée du démon. Arrête-moi ça que j'débarque..

Tout à coup, j'veux que le yabe me pète un singe si j'dis pas la vérité vraie; on a vu quelque chose comme qui dirait la fin du monde. D'la boucane, du caoutchouc brûlé, des springs qui r'volent, c'était épouvantable à voir. L'oncle Joson était timbé dans ane meule de foin, Tizoune dans ane mare avec de l'eau qu'on y voyait pas les oreilles.

L'automobile avait rien que frappé un poteau de télégraphe.

L'oncle Joson releva la tête, chercha son neveu et finit par l'apercevoir dans sa mare d'eau avec les grenouilles:

— Cout' donc, Tizoune, commenc' qu'ça s'arrête, ces machines-là, quand qu'y a pas de poteaux?



Le bon temps d'aujourd'hui

à Albert Duquesne.

(Ce monologue doit être récité très lentement. L'artiste entre en scène avec un air triste, son ton est lugubre, sa démarche est lente.)

Je suis heureux de vivre dans un siècle aussi gai que celui que nous traversons, car il n'y a pas à dire, il est gai notre siècle; il est beau, il est pratique notre siècle.

Il y a des gens à l'esprit étroit qui regrettent constamment ce qu'ils appellent le bon vieux temps. Pour ces gens-là, tout ce qui se passe de nos jours ne vaut pas ce qui se passait dans l'antiquité. Ce sont des gens qui ne méritent pas de vivre à notre époque.

Moi, j'aime le siècle dans lequel je vis; je l'aime... je l'aime même beaucoup mieux qu'il m'aime lui-même. Notre amour l'un pour l'autre n'est pas récicroque... pardon, réciproque.

Je connais des gens qui n'aiment pas les automobiles, ils voudraient revenir à l'époque lointaine des chars à bancs et à boeufs. Eh bien, pas moi, j'aime l'automobile et le jour où j'aurai un peu d'argent, je m'achèterai une limousine, uns belle limousine. Vous pourrez venir mordre le caoutchouc de mes pneus lorsque je ferai du soixante milles à l'heure; je vous enverrai "ad patres" le temps de crier: "ciseau", au singulier ou au pluriel.

Je ne regrette pas le temps de la chevalerie; le temps où nous jetions dans la boue nos manteaux afin que la dulcinée de nos rêves pût poser ses pieds mignons sans salir ses sandales de vairs. Non, je ne regrette pas ce temps-là, car de nos jours, en dansant, les jeunes filles que nous aimons choisissent nos pieds pour y déposer les leurs. Nos chaussures ont remplacé nos manteaux de jadis, voilà tout. Vous voyez comme l'histoire se répète.

Ah! il n'y a pas à dire, nous vivons dans une époque bien gaie. Aujourd'hui, on s'éclaire au gaz ou a l'électricité, mais on n'a pas à se plaindre, nos ancêtres, les Romains, s'éclairaient avec des torches vivantes. Je suis certain qu'ils ne devaient pas être mieux éclairés que nous le sommes.

Nos arrières grand-pères avaient les ichthyosaures et les diplodocus; nous, nous avons les vaches espagnoles et les vaches condensées — pour le lait du même nom.

La viande du rectangaremus ne se vendaient probablement pas meilleur marché que la viande de cheval ou d'hippopotame.

Alors quoi, notre époque vaut bien la leur. S'pas?

Les hommes de l'ancien temps vivaient plus longtemps que nous, c'est vrai; mais si nous vivons moins longtemps qu'eux, nous vivons plus vite, voilà la seule différence.

Eux avaient le mammouth, nous, nous avons l'éléphant. J'aime autant mourir écrasé par un éléphant que par un mammouth. Je n'ai pas de préférences. Chacun son goût.

Autrefois, il y avait les tire-laines, les brigands, les sbires; aujourd'hui il y a les échevins et les députés.

Il n'y a rien de changé, ça continue d'être gai.

Jadis, Cupidon vous frappait avec des flèches, aujourd'hui il se sert de mitrailleuse; le résultat est le même.

Ah! je suis bien heureux de vivre dans le présent "annum domini" parce que si j'avais vécu, il y a trois ou quatre siècles, il y aurait des chances pour que je ne sois plus ici aujourd'hui; et alors, où serais-je? Où serais-je? Rien que d'y penser j'en ai la peau qui me brûle.

Ah! c'est gai la vie! La vie est gaie, surtout pour vous qui avez le plaisir de m'entendre. Quand je dis le plaisir, je ne parle pas pour le monsieur qui dort, là-bas, ni pour... ni pour... Comment, tout le monde dort? Alors, je ne vois pas pourquoi ni pour qui je m'égosille à parler du bon temps que nous traversons. Je parie même que parmi les rares spectateurs qui veillent encore en ce moment, il y en a qui se disent: "Bah! vaut encore mieux entendre cela que d'être sourd".

Eh bien, vous avez raison, il faut prendre la vie gaiment. Il ne faut pas se fatiguer; c'est si fatiguant de se fatiguer.

Aussi, je vous demande en grâce de ne pas vous fatiguer à m'applaudir, quand ce ne serait que pour ne pas réveiller ceux qui dorment.

Moi, je ne me fatigue jamais, je suis gai par tempérament et de plus j'ai une gaîté qui se communique. Vous avez remarqué?

Et comme je vous ai assez égayé, je vais porter ma gaîté ailleurs.

(L'artiste sort lentement, pendant que l'orchestre joue la Marche Funèbre de Chopin.)

Le mangeur

A Avila Bertrand.

Vous me trouvez gros, bien obèse, n'est-il pas vrai? Cela n'est pas surprenant j'ai toujours faim. J'aime à manger. J'ai pris la devise d'Harpagon: Il faut vivre pour manger. Aussi j'engraisse à vue d'oeil. Je ne connais même pas mon poids, je ne puis pas me peser, je casse les balances.

Je me contente d'engraisser; je suis le courant; tout augmente, moi aussi. Il n'en a pas toujours été ainsi, je n'ai pas mangé mon pain blanc le premier; j'en ai mangé de la vache enragée autrefois, voilà un met indigeste. C'était dans le temps où j'étais mangé de poux et de puces. Que de fois, le soir, j'ai mangé le marmot en attendant de manger l'héritage de mon oncle Gaspard, un homme bête à manger du foin, aussi ma tante lui en a fait manger... de l'avoine.

Lorsque j'appris la mort de mon oncle Gaspard, j'ai pris mes cliques et mes claques et je me suis rendu à son chevet. J'étais tellement anxieux d'arriver que je mangeais la route, (je venais justement de manger six mois de prison).

Quand je suis arrivé chez lui, j'embrassai ma tante et ma cousine, une belle jeune fille, ma cousine, jolie à manger de caresses.

Ma tante a voulu me mettre dedans à propos de l'héritage de mon oncle, mais je ne me suis pas laissé manger la laine sur le dos.

J'ai pris mes repas chez ma tante, pendant que les vers étaient en train de manger mon oncle Gaspard, commodément installé sur les planches.

On ne mange pas bien chez ma tante; pourtant, j'étais habitué à manger à tous les râteliers, mais pour un homme qui mange comme quatre, le matin, je mangeais des "beans"; le midi, des haricots, et le soir, pour changer, je

mangeais des fèves au lard. Pour varier le menu j'en étais réduit à manger mes mots; c'est pas cela qui s'appelle manger à sa faim.

Mais depuis que j'ai touché l'héritage de mon oncle Gaspard, je mange plein mon ventre, aussi j'engraisse d'une façon prodigieuse.

J'ai été voir un médecin pour mon obésité. Vous ne devineriez jamais la prescription qu'il voulait me faire manger. Il m'a conseillé de ne plus manger. Je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui manger le nez. Dans tous les cas, je lui ai mangé le blanc des yeux, et comme l'appétit vient en mangeant, je lui ai déclaré que ce n'était pas lui qui me ferait perdre le goût du boire et du manger.

Et quant à ma graisse, je la garde. Du reste la graisse (Grèce) a eu ses héros et ses poètes; Démosthènes, Alexandre, Homère, ont chanté la graisse tout comme Fréchette et Chapman ont chanté la maigreur (la maigre heure) que nous traversons aujourd'hui.

Et comme on dit que les gros mangent les petits, j'ai bien l'intention de rester gros ad vitam aeternam.

La bague de fiançaille

à Mme E. Vertevil.

Je suis fiancée; regardez ma bague. Elle est jolie, n'est-ce pas, ma bague de fiançailles? Moi, je la trouve très belle.

Alfred m'avait dit que je pouvais en avoir une avec une pierre beaucoup plus grosse, mais le bijoutier m'a fait comprendre que celle-ci était beaucoup plus belle et de bien meilleure qualité. Le bijoutier est un ami d'Alfred, et naturellement il ne lui aurait pas donné de mauvais conseils.

Vous savez, cette pierre est un diamant véritable, ça n'est pas de la vitre comme la bague de Gertrude, ou celle de Lorette. Regardez comme il brille mon diamant. La salle en est toute illuminée par les étincelles.

Vous allez me dire que toutes les fiancées trouvent leur bague plus jolie que celles des autres, mais la mienne, — je ne dis pas cela parce que c'est la mienne — est certainement la plus jolie que j'aie encore vue. Le bijoutier, l'ami d'Alfred, m'a dit que c'est un diamant unique, exceptionnel. C'est ce qu'on appelle une pierre bleue-blanche, elle a beaucoup plus de lustre que les pierres jaunâtres.

Les bagues à gros diamant sont excessivement communes, ne trouvez-vous pas? Je pouvais en avoir une, mais je n'en ai pas voulu. Une de mes amies a eu un diamant de près de deux carats dans sa bague d'engagement; eh bien, l'autre jour, j'ai placé ma bague à côté de la sienne. J'ai été stupéfaite de la différence. Je ne voudrais pas changer avec elle pour un empire. Son gros diamant était d'un terne à côté du mien!... Vous ne me croyez pas? Il faudrait que vous les voyiez tous les deux à côté l'un de l'autre.

Je ne le lui ai pas dit à elle, pour ne pas lui faire de peine; elle est si susceptible, mais j'ai eu beaucoup de chagrin pour elle. Son fiancé aurait pu faire beaucoup mieux.

Comme elle est jolie ma chère bague de fiançailles. Regardez les feux qu'il lance, mon diamant. Vous en êtes aveuglés, n'est-ce pas? Oh! ne dites pas non, je vous vois cligner des yeux.

Alfred a eu bon goût. Je l'aime tant Alfred! Je ne lui dis pas à lui, que je l'aime, cela le rendrait orgueilleux, mais il ne perd rien pour attendre. Lorsque je serai sa petite femme chérie, je l'aimerai tant qu'il finira par demander

grâce. Ça se fatigue si facilement, même des bonnes choses, les hommes!

En attendant l'heureux jour où je serai sa femme, c'est à ma bague que je fais mes déclarations; c'est elle qui sait que je l'aime, lui, et que mon petit coeur est pris.

Oh! ma petite bague de fiançailles, peut-être qu'un jour tu ne seras plus seule à mon doigt, mais n'en sois pas jalouse, petite, jamais une bague m'aura tenu tant au coeur.

Tu représentes tout mon amour, toute ma foi! Tu es celle qui, la première, a fait vibrer mon coeur. Tu es celle qui me parle de lui.

Petite bague de fiançailles, fais mon bonheur et rend-moi heureuse.

Petite bague d'Alfred, je t'aime!

Elle est petite, ma bague, mais il ne faut pas regarder la grosseur ni la taille, c'est la qualité et la taille qui comptent.

Puis elle a une grande valeur pour moi... elle me vient d'Alfred.

L'Homme malheureux

à Maurice Castel.

Vous avez devant vous un homme bien malheureux. J'ai l'air gai, mais le fond est triste, triste! Je suis marié depuis huit jours. Voilà.

Ce malheur m'est arrivé d'une assez singulière façon.

Comme vous le savez, avant de se marier avec une jeune fille, il est d'usage de donner une bague et un jonc, cela en dehors des crêmes à la glace, des Chop-Sueys, des Sundae-Cups et des bouteilles d'eau de Floride; on donne d'abord la bague de fiançailles qui nous lie un peu avec notre futur bourreau, puis un jonc de mariage qui nous condamne à perpétuité.

Présentement, je suis condamné à perpétuité.

Comment la chose s'est-elle faite? Je n'en sais rien.

Un soir de fermeture "à bonne heure" je me promenais bras dessus bras dessous, avec une jeune fille dans une rue solitaire. Je lui parlais d'amour, comme je le fais généralement lorsque je suis avec une jeune fille. Ses yeux lançaient des flammes et cela m'enhardissait. Nous nous promenions dans la nuit brune et, comme dit le poète: "Nous n'avions pour témoin que le silence et l'ombre." J'étais éloquent. Le guignon voulut que le hasard de nos pas nous conduisit à la devanture d'un joaillier. Dans la vitrine il y avait des bijoux, naturellement; des bagues, beaucoup de bagues.

Elle me demanda de lui en acheter une. Je n'ai jamais su rien refuser aux femmes. Malgré le règlement municipal, le magasin était ouvert. Pour mon malheur nous entrâmes. On nous montra des bagues avec diamant, 400 dollars le karat, une paille! La jeune fille en choisit une la plus belle; le jeune homme paya, la lui passa dans le troisième doigt, et nous sortîmes fiancés.

C'est simple, n'est-ce pas? Excessivement simple.

Il faudra que je dépose une plainte contre ce marchand qui n'observe pas le règlement.

Mais n'allez pas croire que je ne me suis pas débattu. Un jour, j'ai voulu briser; j'écrivis à ma fiancée d'avoir à me retourner tout ce qui m'appartenait. Elle m'a renvoyé mes lettres d'amour — des chefs-d'oeuvres — quelques fleurs fanées, des coupons de théâtres, mon portrait, une

mèche de mes cheveux, mais elle a oublié de me renvoyer ma bague.

J'ai dû aller la chercher, et en sortant de chez elle, j'étais de nouveau fiancé. Le lendemain je lui retournais la mèche de cheveux, les fleurs, le portrait, les coupons et mon coeur.

Pendant tout le temps de nos fiançailles je cherchai une porte de sortie, mais je n'en ai pas trouvé.

Nous avons acheté le jonc de mariage ensemble. J'ai suggéré que nous fassions graver toutes nos initiales à tous les deux: S.O.S. et C.O.D. Elle a refusé, je ne sais pas pourquoi. Dans le fond je n'étais pas fâché, car si mon mariage avait raté, le jonc n'aurait pas pu servir pour une autre.

J'ai eu une fausse joie le matin de mon mariage. J'ai bien cru m'en revenir seul. Arthémise est arrivée en retard à la messe; malheureusement pour moi, son dentiste lui a apporté à temps son ratelier, et cinq minutes avant l'exécution son opticien lui apportait son oeil de verre. Elle avait reçu sa jambe de bois la veille au soir. Oh! il n'y a pas à dire, c'est une belle femme que la mienne. Elle a toutes les qualités, elle m'a apporté 100,000 dollars en dot.

Il y a huit jours que je suis marié. Ça ne va pas mal, je vous remercie. J'ai déjà mangé 5,000 dollars de l'argent de ma femme — j'ai toujours eu un bon appétit. Je pense que je suis encore bon pour une couple de mois; après... on verra.

Nous avons fait notre voyage de noces à Ottawa. Nous nous sommes bien amusés, sans blague.

Nous sommes revenus hier. Ce soir, j'ai envoyé ma femme chez sa mère pour huit jours. Je pense que nous nous entendrons bien. Moi, du moment qu'on me laisse faire mes mille volontés, je suis toujours de bonne humeur. Ma femme a le même caractère que moi, c'est un ange.

L'ange est actuellement chez sa mère, une bien brave femme, sa mère. C'est malheureux que je n'aie pu l'épouser. Elle est plus riche que sa fille.

Mais, comme ma femme a une santé très délicate, il se peut qu'avant longtemps je sois l'heureux époux de ma belle-mère et alors...

A moi les plaisirs,
A moi les richesses.

A moi... à moi... mais ma femme n'est pas encore morte. Le jour où cet évènement se produira, je vous inviterai tous et nous boirons le champagne à sa santé.

A bientôt, messieurs, dames.

Le jonc de mariage

à Lionel Dorval.

Le mariage est certainement une chose très embêtante parce que les suites durent longtemps; mais pour moi il n'y a rien de plus ennuyeux que d'acheter un jonc de mariage.

Je ne m'étais jamais figuré ce que c'était avant de demander Albertine en mariage, sans cela..

Deux jours avant la cérémonie, elle me rappela, très à propos, que je n'avais pas encore acheté le jonc.

Comme je n'ai pas l'habitude de me marier souvent j'ignorais totalement que cela devait s'acheter. J'avais toujours cru que les joncs de mariage étaient fournis par le prêtre qui nous mariait. Il paraît que je m'étais trompé. Je promis à Albertine d'en acheter un le lendemain, puisque j'avais justement affaire chez mon plombier. Mais Albertine, ma chère Albertine, m'a fait comprendre que cela se vendait chez les bijoutiers. Encore une chose que j'ignorais.

Alors, j'ai voulu divorcer, mais Albertine s'est mise à pleurer, elle se transforma en borne-fontaine; alors, moi, n'est-ce pas, je ne suis pas dur comme la pierre; pour la consoler je me suis sacrifié, je lui promis deux joncs si elle voulait sécher ses larmes. Immédiatement les écluses se fermèrent et je vis l'arc-en-ciel dans ses grands yeux bleu-acier.

Le lendemain je partis à la chasse au jonc.

Je pris mon courage à deux mains et je me précipitai chez le premier marchand de joncs que je trouvai. L'employé vint vers moi. Je ne sais ce qui se produisit alors, mais mes idées s'obscurcirent; mon esprit, déjà pas très fort d'ordinaire, refusa de fonctionner, je ne trouvais plus mes mots. Je balbutiai: "Heu, je voudrais, heu, un... le... la... les... notre... votre... leur... heu..."

L'employé alla dans la vitrine et m'apporta un cabaret dans lequel se trouvait ce que je voulais avoir. Il avait deviné que j'étais une victime des femmes.

Il exhiba à mes yeux les joncs qui remplissaient le cabaret; à la vue de tous ces petits anneaux, j'eus une seconde faiblesse, je sentis mes tempes se gonfler, le sang me monta à la tête, je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, dans l'après-midi, j'étais dans mon lit. Mon médecin voulait m'envoyer dans un asile d'aliénés, mais Albertine s'y opposa. Brave Albertine!

Je me levai. Albertine m'entraîna dans un grand magasin, elle acheta elle-même le jonc et me présenta la facture. J'en avais pour 40 dollars. De quoi payer ma taxe de célibataire pendant quatre ans.

En payant le commis, j'ai eu vaguement envie de lui faire un petit cadeau d'une vingtaine de dollars, mais j'ai recouvré à temps ma raison.

Maintenant, je suis marié depuis huit jours et je suis très heureux, ce qui prouve que dans le mariage comme ailleurs, ce n'est que le premier pas qui coûte.

Repas d'amis

A Henri Boulianc.

Ne me parlez pas des amis. D'abord, est-ce que ça existe les amis?

La semaine dernière, ma femme me dit: "Henri, nous avons une invitation pour dimanche prochain. Nous allons souper chez monsieur Dravas; il veut nous avoir avec toute notre famille.

Moi, bonne bête, je répondis à ma femme: "C'est entendu, ma bonne, nous irons chez monsieur Dravas. Ça nous fera toujours un repas d'économisé, sans compter qu'à partir de maintenant nous allons nous mettre à la diète. Il faut faire honneur au menu de notre ami."

Pendant trois jours, nous n'avons mangé que du pain avec un peu d'eau, pas trop d'eau, car tout cela se passait durant la grève des employés de l'aqueduc. Chaque jour je serrais ma ceinture d'un cran, ma femme et mes quatre filles en faisaient autant à leur corset. Nous perdions tous ensemble 24 livres par jours, chacun 4 livres.

Lorsque ma famille eut perdu 72 livres nous étions enfin rendus au dimanche. Il était temps, nous avions des mines de papier mâché. On pouvait à peine se tenir debout. On avait le ventre collé aux reins. On ressemblait à des cartes postales transparentes.

Il a fallu prendre une automobile pour se rendre. On est monté tant bien que mal, moi, ma femme, puis Marie-Anne, Marguerite, Irène et Madeleine, notre petite dernière.

On n'a pas eu de misère à se placer; on avait tellement maigri depuis trois jours. Une demi-heure plus tard on arrivait chez mon ami Dravas.

Ça été toute une affaire pour monter les 16 marches de l'escalier, on était tellement faible, mais cependant on était en condition pour faire honneur au souper de madame Dravas.

On fut reçu à bras ouvert. Il y avait déjà là d'autres invités. Il y avait le père et la mère de monsieur Dravas, puis il y avait aussi un vieux garçon, un ami de la maison, un être bien dangereux; toute la soirée j'ai tremblé comme une feuille pour Marguerite, la plus vieille de mes filles, mais ça s'est bien passé.

UNIVERSITAS O. M. I.

En attendant le souper qui n'était pas encore prêt, madame Dravas a fait jouer le gramophone. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais le corps nous chantait quasiment aussi fort que le gramophone. Vous comprenez, trois jours sans manger, les entrailles nous tiraillaient, et nous pensions en nous-mêmes, moi, ma femme et mes quatre filles, si les pommes de terre peuvent finir de cuire, on va pouvoir se mettre quelque chose dans l'estomac.

Après deux heures d'attente et de gramophone, les pommes de terre furent cuites. Madame Dravas nous invita à nous mettre à table.

Il était temps, les entrailles de tous les membres de ma famille commençaient à chanter le requiem.

Madame Dravas avait bien fait les choses. Elle avait ajouté des panneaux à sa table. Par exemple, ça manquait de domestiques; ma fille Marguerite a été obligé de servir la table avec madame Dravas. Dans le fond je n'étais pas fâché, parce que ça l'éloignait un peu du vieux garçon, ami de la famille.

Comme plat de résistance on a mangé du ragoût de boulettes. On en a mangé, comprenez-vous? Moi, j'y suis retourné seulement 4 fois, c'est la gêne qui m'a retenu, car j'y serais retourné une cinquième fois.

Après le ragoût, le roastbeef est apparu, j'ai pris 4 fois de roastbeef, c'est encore la gêne qui m'a retenu, car j'y serais retourné une cinquième fois.

Comme dessert on a mangé de la crême aux bananes, j'en ai mangé 4 fois, j'aurais voulu y retourner une autre fois, mais je n'ai pas pu; j'étais plein. Je commençai à ressentir des douleurs dans le ventre. Etait-ce les boulettes qui ne voulaient pas passer? Etait-ce le roastbeef qui faisait de la résistance? Je n'en sais rien. Je levai les yeux sur ma femme; elle était verte, mes enfants aussi. Toute ma famille était malade. Vous comprenez, on avait trop mangé. Voilà ce que c'est que les amis. On vous invite à manger tout simplement pour vous rendre malade.

Ça m'a coûté 25 dollars de remèdes et de médicaments pour guérir les six indigestions des six membres de ma famille. Ah! les amis! Ne me parlez pas des amis!

La chasse

à J.-P. Fildon.

En ce temps-là, la chasse étant prohibée, nous partîmes quelques amis afin d'abattre du gibier, dans le Nord, pays de la chasse par excellence. Car vous n'ignorez pas que c'est dans le Nord que l'on trouve le plus beau gibier; du gros et du mince, du grand et du petit. Ce n'est évidemment rien de comparable à celui que l'on trouve dans nos grandes villes, mais faute de grives...

Toujours est-il que nous partîmes: Chose, Machin, Untel et moi. Après trois heures de chemin de fer, dont une heure de retard, nous descendons dans un petit village du Nord dont je tairai le nom par prudence.

Nous prenons une voiture et on "marche" 12 milles dans les bois. Pour ne pas se faire arrêter par le garde-chasse, nous l'avions emmené avec nous.

Arrivé à un endroit que le garde-chasse nous avait indiqué lui-même, nous nous arrêtâmes. Chose, Machin et moi, installâmes la tente pendant qu'Untel s'étendait sur l'herbe tendre pour "cogner" un somme.

Naturellement, dans une partie de chasse, chacun est supposé faire sa part de travail. Les uns portent le bois, les autres font le feu, préparent les repas, etc. Enfin, vous connaissez tout cela.

Tout le monde travaillait sauf Untel. Il était paresseux comme 36 ânes, il ne songeait qu'à dormir.

A la fin, fatigué de le voir sommeiller constamment pendant que nous travaillions comme des nègres, nous lui lançâmes un ultimatum d'avoir à travailler comme les autres ou bien de déguerpir.

Un soir, nous revenions bredouille, nous n'avions rien tué de la journée, exactement comme la veille du reste et comme l'avant-veille aussi, enfin nous n'avions encore rien tué depuis notre arrivée. Nous commencions à nous décourager; nous comptions tellement sur notre chasse que

nous n'avions rien apporté pour manger. Nous commençions à nous marcher sur l'estomac car, nous l'avions dans les talons, nous.... et de plus, nous étions tous devenus sourds, ventre affamé, pas d'oreilles.

Untel qui était resté au camp, n'était pas content, il se fâcha même, et nous déclara que le lendemain il irait lui-même chercher le gibier.

Le lendemain Untel se leva dès l'aube, prit un fusil et partit tout seul dans la direction du bois.

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent; tout à coup nous entendîmes des cris et des hurlements épouvantables, et à travers un nuage de poussière nous vîmes Untel courant de toutes ses jambes poursuivi par un énorme ours, la gueule grande ouverte.

Untel enjambait les arbres tombés, les clôtures et passait par-dessus tous les obstacles, il se dirigeait vers notre tente, l'ours toujours sur ses talons. Nous étions plus morts que vifs, cet imbécile d'Untel qui nous emmenait cet énorme ours qui allait sans aucun doute nous dévorer tout vivants. Toute la bande se jeta à genoux.

Arrivé près de la tente, Untel se retourne, épaule son fusil et tire sur le plantigrade qu'il étend raide mort. Il était content, pas l'ours, Untel.

Lorsque nous fûmes remis de notre frayeur nous demandâmes à Untel pourquoi il ne l'avait pas tué dans le bois alors qu'il avait son fusil, et Untel de nous répondre en se couchant sur l'herbe et en montrant l'énorme ours: Pourquoi l'aurais-je porté jusqu'ici, tandis qu'il était capable de marcher?

L'attente

A Jacques Girardin.

(L'artiste entre en scène, il a le regard sombre et la mine déconfite.)

C'est fini, je ne la reverrai plus. Ah! Alice, où donc es-tu ce soir? Je languis et je pleure. Je m'étiole et je sèche. Reviens! Je te demande à tous les échos. As-tu donc oublié ton Albert?

Ah! comme on s'aimait tous les deux, Alice et moi. Lorsque nous étions ensemble nous étions sous le charme, nous naviguions dans le Tendre, nous planions dans l'éthéré. Sa compagnie était si agréable et la mienne lui plaisait tellement.

Pensez donc, j'arrivais du front; j'avais pris des leçons à Paris, alors je savais parler d'amour, je savais parler de ciel; je trouvais les mots pour faire vibrer son coeur, je la sentais s'émouvoir sous le charme de mes paroles persuasives, je la sentais fondre comme fond une cire molle.

C'est fini tout cela! C'est fini et je pleure, je pleure!

Elle aimait les artistes, Alice, alors je m'étais mis à faire de la peinture; pas de la peinture comme ces prétendus artistes qui travaillent pendant des mois et des mois sur des petites toiles de deux pieds carrés; non, de la peinture, de la vraie peinture! Pour lui plaire je peignais des maisons, des maisons de six étages. Est-ce de l'amour, oui ou non?

Aussi elle m'aimait, et je l'aimais et nous nous aimions.

Il n'y a rien que je n'aurais pas fait pour elle. Un jour elle me fit remarquer que j'avais mauvaise haleine — tout le monde ne peut pas sentir la menthe — que mes dents avaient besoin d'être renouvelées. J'ai couru chez un dentiste. Je me suis fait arracher mes mauvaises dents et me suis fait poser un pont. J'en ai eu pour 85 dollars. Est-ce de l'amour cela, oui ou non? 85 dollars pour un pont. Vous me direz que le pont Victoria a coûté davantage. C'est entendu, je suis de votre opinion, mais vous conviendrez comme moi que je n'ai pas la bouche de la même dimension que le fleuve St-Laurent.

Avec une bouche aussi vaste, je connais Alice, je connais ses goûts; elle n'aurait jamais consenti à m'embrasser.

Comme ça prend vite l'amour, quand ça prend!

Alice et moi, ça a été le coup de foudre. J'avais 27 ans, Alice en avait 18, elle sortait du couvent et elle était belle comme un coeur.

Un jour, jour néfaste s'il en fut, Alice donna une soirée à l'occasion de son anniversaire de naissance. Elle m'invita.

Pouvais-je refuser une invitation venant d'elle, le pouvais-je? Non, n'est-ce pas? J'acceptai et le soir, après m'être pommadé, frictionné de l'occiput à la plante des pieds, je me rendis chez elle.

Je me sentais beau, je me sentais séduisant, je me sentais vainqueur et je sentais bon!

Je me présentai chez mon adorée avec un magnifique bouquet. Nous fûmes reçus tous les deux à bras ouverts. Alice était heureuse. Oh! ange!

Tout alla bien jusqu'au moment où la mère de celle que j'aimais me prit à part et me dit: "Monsieur, si vous tenez à épouser ma fille, je dois vous dire qu'il faudra revenir plus tard, beaucoup plus tard, dans dix ans, dans vingt ans. Ma fille est trop jeune et trop belle pour devenir la femme d'un barbouilleur de votre espèce. Vous avez compris. Je ne vous mets pas à la porte devant tout le monde pour ne pas vous faire honte, mais lorsque vous partirez, vous aurez soin de bien regarder la tapisserie du salon, c'est la dernière fois que vous la verrez".

J'étais médusé. Je venais de recevoir mon coup de mort.

Tout le reste de la soirée je fus triste comme un enterrement de première classe; je ne pus pas parler une seule fois à Alice. La soirée finie, je la quittai le coeur gros, la larme à l'oeil... et la tête basse.

Depuis ce jour, je la cherche partout, je passe une partie de mes soirées à me promener devant sa porte. Durant la saison d'été, ça allait encore, mais l'automne, il pleut presque tous les soirs et voilà l'hiver qui s'en vient, je vais être contraint de grelotter devant sa demeure et tout cela inutilement. Alice ne met pas le nez dehors. Sa mère la tient captive; elle ne la laisse même pas sortir pour se faire aérer.

Moi, par exemple, je m'aère pour deux.

L'autre jour j'ai attrapé un chaud et froid à l'attendre sous la pluie.

Elle, elle doit faire de la neurasthénie loin de moi.

Il est probable que nous ne pourrons pas vivre bien longtemps loin l'un de l'autre et...

...Peut-être qu'au paradis, où il n'y a pas de belle-mère, nous serons réunis à tout jamais, c'est la grâce que je me souhaite.

La vie chère

A ma soeur.

(L'artiste entre en parlant à la coulisse.)

Non, monsieur, non, monsieur, vous êtes dans l'erreur, lorsqu'il y en a pour un il n'y en a pas pour deux. Non, monsieur. J'en prends le public à témoin. N'est-ce pas, messieurs, n'est-ce pas, mesdames, n'est-ce pas mesdemoiselles, n'est-ce pas... que deux ne peuvent pas vivre à aussi bon marché qu'un seul? Personne ne répond, donc, j'ai raison. (à la coulisse.) Le public me donne raison, monsieur; donc, vous, vous avez tort.

Cette idée aussi de vouloir discuter sur une simplicité aussi enfantine. Mais si le dicton: "Lorsqu'il y en a pour un il y en a pour deux" était vrai, il n'y aurait aucune raison pour qu'il n'y en eut pas pour trois, puis pour quatre, cinq, dix, vingt, trente, cent; ça ne s'arrêterait plus.

Il n'y a qu'un endroit où on paie le même prix pour un que pour deux: c'est à la prison; il n'y a qu'un article qui soit aussi bon marché pour un que pour deux: c'est l'amour, et encore l'amour n'est pas bon marché.

Mais, — et je m'adresse ici aux famille riches — vous savez parfaitement qu'il faut plus de "beans" pour deux que pour un; plus de "petit salé" pour trois que pour deux; plus de "ragout de pattes" pour quatre que pour trois. Alors j'ai raison, j'ai toujours raison.

Tout est cher, tout est hors de prix. Il n'y a qu'une chose qui baisse, et encore il faut se marier pour le savoir: c'est la liberté.

Autrefois, la vie était bon marché; autrefois, oui, dans le temps où les abeilles n'étaient pas syndiquées et consentaient à travailler après les heures règlementaires; dans le temps où les vaches n'étaient pas en association et n'avaient pas limité à huit chopines le lait qu'elles doivent nous donner chaque jour.

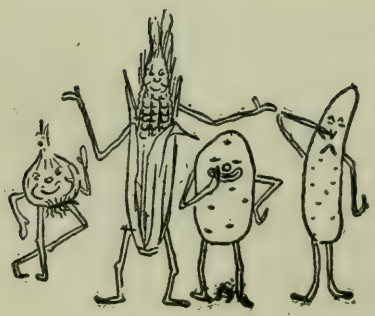
Le célibataire qui se laisse prendre à cette jolie phrase qui revient constamment à nos oreilles comme un "leït motiv": "Quand il y en a pour un il y en a pour deux", se marie et commence par faire augmenter son salaire huit jours après être revenu de son voyage de noces. Quinze jours plus tard, il perd sa job.

Voilà ce que lui a valu sa meilleure "moitié".

N'oubliez pas, célibataires qui voulez vous marier, que tout votre argent passera à maintenir la teinte or fauve des cheveux de votre chère et tendre.

L'homme marié qui viendra vous dire que deux peuvent vivre à aussi bon marché qu'un seul est un menteur que vous devez fuir comme la peste ou un échevin.

L'homme marié fournit l'appartement, il fournit la nourriture, il fournit le vêtement, il fournit tout... excepté la preuve de ce qu'il avance.



Gabrielle et Lucile

A J.-R. Tremblay.

Autrefois, jadis, lorsque j'étais beaucoup plus jeune que maintenant, afin d'avoir la douce tranquillité du coeur, j'avais résolu de me tenir éloigné des jeunes filles.

Les jeunes filles, c'est très gentil, seulement lorsqu'on en a une, on veut en avoir deux, et lorsqu'on en a deux, on a des embêtemnts. Je n'en sais rien personnellement, mais j'en ai beaucoup entendu parler par les autres.

Toujours est-il que je me tenais éloigné du sexe qui a produit les pommes, les grands chapeaux, la jalousie et le genre humain.

Je restai éloigné des jeunes filles pendant longtemps, longtemps, tout un long mois. Après, je ne pouvais plus tenir, l'attirance était trop forte, je n'avais pas la force voulue pour résister plus longtemps. Je succombai, mais je succombai en homme.

Je choisis la jeune fille. Elle s'appelait Gabrielle, elle n'était pas laide, elle était même jolie, très jolie, elle était belle.

Je la connaissais depuis plusieurs années et elle me connaissait depuis le même laps de temps à peu près.

Elle n'était pas dangereuse. Elle était froide comme un glaçon. Avec mon tempérament de feu, c'était la jeune fille rêvée pour éteindre ma flamme.

Avec elle, il n'y avait aucun danger qu'elle m'aimât et il n'y avait aucun danger que je l'aimasse.

Sécurité absolue des deux côtés.

Eh bien, j'avais tort de croire cela. Savez-vous que Gabrielle s'était amourachée de moi à mon insu, car je n'avais rien fait pour cela, oh! absolument rien!

Quelquefois je lui payais des petits soupers fins dans les restaurants à trente sous, mais en dehors de cela et des crêmes à la glace et autres petites insignifiances, je n'avais rien fait pour attirer son attention sur moi, oh! absolument rien fait!

On allait quelque fois pour se distraire dans des endroits gais, aux lectures, aux conférences, aux expositions de peintures, aux réceptions officielles, mais en dehors de cela, et des vues animées et des théâtres, rien, absolument rien. Je l'emmenais quelquefois dans les grands magasins,

ça lui faisait plaisir. Pauvre Gabrielle, elle m'aimait! Pauvre fille!

Si encore, elle me l'avait dit, j'aurais arrangé cela; je n'aurais jamais plus mis les pieds chez elle; mais non, elle ne me parlait pas du tout de son amour pour moi.

Est-ce que je pouvais deviner? Dans ce temps-là je ne savais pas. Maintenant, c'est différent, je sais qu'une jeune fille ne peut pas abaisser son regard sur moi sans immédiatement éprouver à mon égard une passion violente, incontrôlable, mais dans ce temps-là, j'étais jeune . . . je ne savais pas.

Un jour, celle qui m'aimait donnait un grand dîner-sauterie.

A table, je me trouvai à côté d'une jeune fille charmante, répondant au doux nom de Lucile; une de ses amies, une petite Québecoise qui avait — elle les a toujours, du reste— qui avait des yeux, des yeux qui lui mangeaient le visage.

Sur le moment je ne les ai pas remarqués, ses yeux, ce ne fut que plus tard. Elle m'ennuya même terriblement Lucile, j'aurais voulu me trouver aux côtés de Gabrielle, mais celle-ci me fit comprendre qu'il fallait que je me sacrifiasse pour les invités. Je me sacrifiai donc.

Après le repas, nous dansâmes; je continuai de me sacrifier dans les bras de Lucile; elle était gentille, elle dansait bien, Lucile.

Après la danse les invités se séparèrent. J'allai reconduire Lucile chez elle — c'était le sacrifice qui continuait.

Mais, comme on a raison de dire qu'on s'habitue à tout; le sacrifice me paraissait moins pénible.

Je la quittai sur le seuil de sa porte; elle m'invita à entrer, mais je refusai, je refusai poliment ,mais je refusai.

Je revins chez moi à pieds et la nuit suivante j'eus le cauchemar.

Le lendemain je devais aller au théâtre avec Gabrielle. J'arrivai chez elle à sept heures et demi précises. Elle ne voulut pas me recevoir. La bonne m'expliqua que Gabrielle n'était pas contente parce que j'avais été reconduire son amie la veille, etc. . . etc. . . qu'elle était très fâchée, etc... qu'elle. . . qu'elle. . . etc. . . etc. . . C'est à ce moment seulement que je me suis rendu compte que Gabrielle m'aimait.

Je partis le coeur navré et courut chez Lucile afin de la prier de rabibocher mes amours avec Gabrielle.

Lucile me reçut admirablement bien, nous causâmes de choses et d'autres, et d'autres choses aussi, enfin de tout, sauf du motif qui m'amenait chez elle.

Quinze jours plus tard, je fiançai Lucile et je dois l'épouser la semaine prochaine.

Je n'ai plus eu de nouvelles de Gabrielle. Est-elle morte? S'est-elle suicidée! Je n'en sais rien et ne tiens pas à le savoir. Tout ce que je sais, c'est que j'épouse Lucile et que je suis heureux, heureux, heureux!

Je vous invite tous à ma noce qui aura lieu dans le plus strict incognito.

Excusez-moi si je vous quitte un peu brusquement, mais ma chère Lucile m'attend.

L'ami d'enfance

A Ovila Barrière.

Ah! les amis! Parlons-en des amis. Voilà une chose qui a l'air d'exister et qui n'existe que dans l'imagination des gens qui n'ont pas d'argent à emprunter.

Moi aussi, j'avais cru que les amis existaient.

J'en avais un jadis que j'estimais beaucoup, nous nous étions connus au collège. Nous ne nous quittions jamais, nous étions unis comme Oreste et Pylade, comme Damon et Pythias, Alexandre et Ephestion, Achille et Patrocle, Asselin et Fournier. Nous n'étions heureux qu'ensemble. Un jour, il partit pour les Etats. Nous avons correspondu pendant quelque temps, puis les lettres se sont espacées; une carte de temps en temps, puis, plus rien, le silence.

Il y a dix ans de cela.

Hier, je l'ai revu, il avait l'air d'être devenu millionnaire, et puis, il était complètement transformé, à tel point que j'ai failli ne pas le reconnaître. Heureusement que j'ai l'oeil. Lui, il ne l'a pas l'oeil, il m'a reçu comme un veau dans une porte de grange. Il n'a même pas voulu me dire bonjour et me tendre la main.

J'étais au coin de la rue Sainte-Catherine et de la rue Cadieux, lorsque je vis arriver mon ami d'enfance. Je me précipite vers lui et lui presse les deux mains:

— Comment, c'est toi! lui dis-je, mais voilà un siècle que je ne t'ai vu! Comme tu es transformé, tu t'habilles maintenant à l'américaine, tu portes la canne, et puis, ma parole, tu as coupé ta moustache. Comme ça te change, je ne t'aurais pas reconnu. Ah! ce bon vieux Lefebvre, comme je suis heureux de te voir!

— Mais je ne m'appelle pas Lefebvre, monsieur, et je ne vous connais pas, me dit-il en me quittant, et il poursuivit son chemin.

L'ingrat, il avait également changé son nom.

Sa profession

à Mlle Blanche Gosselin.

(L'artiste entre en scène très excitée.)

Neuf heures et il n'est pas encore entré; et le téléphone qui ne fonctionne pas. Impossible de l'atteindre. Neuf heures. Et voilà cinq semaines que nous sommes mariés. Voilà ce que c'est que d'épouser un médecin. Oh! si jamais on m'y repince à épouser un médecin!

Peut-être ai-je vieilli, peut-être ne me trouve-t-il plus jolie? Mais si je ne suis plus jolie comme autrefois, c'est de sa faute, de sa très grande faute: il me néglige trop. Pensez donc, neuf heures du soir et il n'est pas encore rentré; je puis bien vieillir vite lorsque je passe mes nuits complètes à l'attendre jusqu'à neuf heures du soir, à gaspiller ma jeunesse pour lui, l'ingrat, le misérable... Oh! mais je dois avoir foi en lui, peut-être est-il chagrin d'être loin de moi. La foi est la pierre de touche du vrai amour. Je ne dois pas le soupçonner, au contraire, je dois le plaindre, ce pauvre Pierre. Etre forcé de se tenir loin de moi pendant de si longues heures chaque jour, comme il doit être triste parfois! oh! je dois avoir confiance en lui.

Une visite. Il m'a dit qu'il avait une visite à faire. Une seule. (Un temps). Il devrait être de retour depuis au moins deux heures. Une visite. Chez qui? Ah! j'y songe, Paulette! Il m'a dit ce matin que Paulette était bien malade. Paulette. Peut-être est-il allé la voir? Elle l'a toujours aimé mon Pierre; peut-être que sa maladie n'est qu'un prétexte pour voir mon mari? Oh! si c'était vrai? Si Pierre... Oh! je la déteste cette Paulette... et je vais le lui dire à lui, ce que je pense. Oh! le vilain mari qui va voir Paulette et me laisse seule ici. Oh! oui, je vais lui dire ce que je pense... Non, je ne lui dirai rien, je ne veux plus lui parler de ma vie à Pierre, jamais, jamais... Mais elle l'a peut-être fait venir à titre de médecin, et lui, pauvre choux, il n'a pas vu le piège. Pauvre Pierre, il est si bon; non, il faut être charitable, je ne dois pas le soupçonner. Je sais que ce n'est pas de sa faute à lui. Attendons qu'il arrive. Attendons. Ah! mais je vais lui "conter ça" et lui dire ce que je pense d'un monsieur qui après cinq semaines de mariage, laisse sa petite femme toute seule durant... oui, attendons. Mais pourquoi ne vient-il pas? Et s'il ne

vient pas pourquoi ne m'a-t-il pas envoyé un télégramme pour me rassurer. Oh! s'il avait de l'amour pour moi il m'aurait écrit. Oh! il ne m'aime pas, il ne m'aime pas, il ne m'aime pas. (Elle aperçoit un télégramme sur la table.) Un télégramme! un télégramme de lui! Je savais bien qu'il m'écrirait. Oh! comme il m'aime et comme je le lui rends bien. Mais peut-être que ce télégramme n'est pas de lui? Peut-être m'écrit-on à propos de lui? Peut-être est-il blessé? Peut-être est-il... mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il ne se soit pas fait mordre par un chien enragé ou écraser par un tramway ou un auto! Pauvre Pierre! J'ai peur d'ouvrir ce télégramme et d'apprendre la vérité, l'horrible vérité! C'est peut-être le dernier message que je reçois de lui. Comme c'est inquiétant un télégramme. S'il m'avait envoyé une lettre au moins. Ah! il ne me traitait pas ainsi avant notre mariage! Peut-être que c'est elle, elle, Paulette, qui me l'a envoyé pour me narguer. Oh! non, elle n'aurait pas osé. Pourtant... (Elle déchire violemment l'enveloppe.) A la machine à écrire. Il ne s'est même pas fatigué à écrire son télégramme. Oh! comme je suis irritée, je vais le lui retourner immédiatement sans même le lire. (Elle lit.) "Mlle Paulette très malade. Complications. Serai près toi, plus tôt possible.—Pierre."

Oh! elle est malade, cette pauvre Paulette. Elle est si bonne, ma Paulette. L'est-elle? Malade. "Complications". Hum! hum! "Serai près toi plus tôt possible". Il passe des mots. Il a peur des mots. C'est louche. Ah! le lâche, le traître. Je ne veux plus le voir. J'espère qu'il ne reviendra jamais ici, jamais, jamais, jamais! Je suis heureuse, très heureuse sans lui; l'ingrat, le misérable. (Elle jette le télégramme par terre et le piétine violemment.) Complications! Complications!

Peut-être est-ce une maladie contagieuse qu'elle a, Paulette? Alors il s'expose et... il m'expose moi aussi. Mais quel droit a-t-il d'exposer ma vie et la sienne pour une Paulette.

Oh! je ne l'aime plus! Je ne l'aime plus! Je ne veux plus le voir jamais! Je ne le regarderai pas du tout, même s'il se mettait à mes pieds pour me demander pardon... je ne veux plus le voir, je ne veux plus... Mais je ne me trompe pas, la porte de la rue vient de s'ouvrir, c'est lui, c'est mon Pierre. Oh! mon chéri! mon chéri! (Elle sort en courant.) Mon chéri! mon chéri!

UNIVERSITAS O. M. I.

Table

Note de l'auteur 5
Le garçon de restaurant 9
Une partie de pêche 11
Le guignon 13
Ma vamme 15
Une femme grasse 17
La vie 19
Ça pousse 21
Une famille affligée 23
Mes 80 blondes 25
L'entrepreneur de pompes funèbres 27
Un membre de sa famille 30
Le danseur 31
Le voyageur 33
Ses dernières paroles 35
Un homme chanceux 37
La dernière grève 39
Le recensement 41
Marguerite 43
Le champion d'Italie 46
Le pensionnaire de l'Etat 47
Un homme marié 49
Sous le gui 51
La petite maman moderne 54
Le professeur de musique 55
Mon amour 57
Not' médecin 59
Le rêve 61
On demande une jeune fille 63
Le champion 65
L'aventure de Tizoune Latuque 67

Le bon temps d'aujourd'hui 69
Le mangeur 71
La bague de fiançailles 73
L'homme malheureux 75
Le jonc de mariage 77
Repas d'amis 79
La chasse 81
L'attente 83
La vie chère 85
Gabrielle et Lucile 87
L'ami d'enfance 90
Sa profession 91

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

FEB 14 '80
FEB 05 '80
AUG 03 '83
JUL 26 '83
30 MAR '84
30 MAR '84
12 NOV '85
OCT 17 '85

02 AVR. 1993
26 AVR. 1993
19 AVR. 1993
MAY 19 1999
MAY 20 1999
NOV 01 2000
JAN 06 2001

a39003 004823125b
1920
COUTLEE, PAU
CRACHES EN

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PS CE
8505
.O797C7 1920

COUTLEE, PAUL
CRACHES-EN UN

1485556